

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

J. Mc Cannery

LES VEILLES

LITTÉRAIRES CANADIENNES,

REPertoire HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.



PAR UNE SOCIÉTÉ DE LITTÉRATEURS.



"On se lasse de tout, excepté du travail."

CINQUIÈME VEILLÉE

Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,
Noire, jamais de vous que de nobles images,
Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui de déshonneur envers, infâmes déserteurs,
Trahisant la vertu sur un papier coupable,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

"Art-Poët."

L. J. RACINE, Agent-Général.

IMPRIME PAR J. C. LAGARDE, MONTREAL.

1853.

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20

peu

LA MERVEILLE ARTISTIQUE

OU

LE PETIT MOZARD

DEMANDANT MARIE-ANTOINETTE D'AUTRICHE EN MARIAGE.

I.

LA PRIERE A SAINT JEAN NEPOMUCENE.

Par une belle matinée du mois d'avril, 1762, deux enfants, une petite fille de huit ans et un garçon plus jeune de deux ans, descendaient le coteau vineux de Kosohécz, au pied duquel coulent à grand bruit les belles et rapides eaux de la Moldan qui vont se perdre dans les antiques forêts de la Bohême.

Au lieu de courir avec cette insouciance si naturelle à leur âge, ces deux enfants, se tenant par la main, marchaient lentement, le front soucieux, les yeux baissés, avec toute la gravité de l'âge, mûr unie à tout ce que l'enfance a de grâces piquantes, de candeur et de naïveté.

Leur mise annonçait la misère plutôt que l'aisance ; et bien que la couleur de la robe de la petite fille fût passée, que les habits du petit garçon fussent usés aux extrémités, et que des pièces d'une étoffe, différente, fussent apposées aux coudes et aux genoux, on devinait cependant, à la coquetterie avec laquelle leurs beaux cheveux blonds, étaient peignés, à la délicatesse de leurs mains et de leur visage, qu'une mère soigneuse et attentive en avait pris soin.

Ils avaient à la main un assez gros morceau de pain ; de temps en temps ils y portaient les yeux, sans y toucher.

Comme ils atteignaient le bas du coteau, se disposant à entrer sous la verdure naissante des arbres de la forêt, le petit garçon rompit le silence.

— As-tu remarqué, ma sœur, de quelle manière maman nous a donné notre déjeuner ce matin ? et son soupir lorsque j'ai dit : Rien que du pain ?

— Oui, mon frère... elle pleurait, dit la petite fille ; j'ai vu ses larmes, et son regard qui semblait dire : Il n'y a que du pain au logis, il faut s'en contenter. Mais pourquoi pleures-tu, Wolfgang ? ajouta Federika en fondant en larmes.

— Je pleure parce que tu pleures, répondit Wolfgang, en éclatant aussi, puis un peu parce que je n'ai eu que du pain sec pour mon déjeuner.

— Pauvre petit ! dit Federika en essayant avec un baiser les yeux de son frère ; pauvre petit ! puis-tu n'avoir jamais de plus grands chagrins ! Mais ange donc ton pain.

— Je n'ai plus faim.

— Gourmand s'il y avait du raisiné dessus, tu ne te ferais pas prier.

— Non, vrai, ma sœur, je n'ai pas faim.

La petite fille attira son frère à elle, et écartant les cheveux de son front : — Je veux te donner un baiser et te dire à quoi j'ai pensé ce matin... Mais j'ai peur que tu ne sois trop-petit pour me donner un conseil.

Trop petit ! tu es si grande, toi ! dit Wolfgang avec un petit ton de pitié comique.

— Avoue que je suis plus grande que toi.

— Pour quelques pouces de plus peut-être, te voilà bien fière !

— Et puis je suis plus âgée que toi.
 — Bah... de quelques mois.
 — De quelques années, monsieur ! Mais ne nous fâchons pas, et calculons, dit Fédérika avec douceur... Je suis née le 30 janvier 1754...
 — Et moi le 27 janvier 1756, interrompit Wolfgang.
 — Cela fait deux ans.
 — Moins trois jours.
 — Deux ans moins trois jours, soit. Mais revenons au fait. Il s'agit de chercher à soulager la misère de nos parents.

— Oh ! alors parle, ma sœur, que faut-il faire ?
 — Et c'est à cela que je songe... Que faire, mon Dieu ! que faire ?
 — Si nous prions Dieu, ma sœur, peut-être nous enverrait-il une idée, dit Wolfgang.
 — Tu as raison, mon frère, prions. Mettons-nous à genoux sous cet arbre. Dieu nous verra.
 — Et il nous entendra aussi, maman m'a dit qu'il entendait toujours les enfants qui priaient pour leurs parents.
 — Oh ! alors, il nous exaucera, dit Fédérika en joignant les mains.
 — Wolfgang s'agenouilla à côté de sa sœur, et posant son pain à terre pour mieux joindre les mains : "Ma sœur, faut-il nous adresser à Notre-Dame-de-Lorette, ou au grand saint Jean-Népomucène ?"
 — D'abord au grand saint Jean-Népomucène.

Alors commence, ma sœur, je te suivrai.
 La petite fille se mit à dire tout haut une prière adressée au saint de la Bohême, le petit garçon la répéta après elle, et tous deux prièrent de si bon cœur, avec tant d'attention, qu'il n'aperçurent pas un homme déjà âgé, d'un extérieur noble et distingué, qui se tenait à quelque distance de l'arbre au pied duquel il était agenouillé.

II
 L'ENVOYE DE SAINT JEAN-NÉPOMUCÈNE.

"Bon saint Jean-Népomucène, donnez à Fédérika et à moi les moyens d'être utile à nos parents, se mit à dire le petit garçon, après que la sœur se fut relevée.
 — Voilà notre prière faite, mon frère.
 — Et le moyen trouvé ! dit Wolfgang se relevant à son tour.
 — Déjà ?
 — Cela m'est venu pendant que tu priais.
 — Saint Jean-Népomucène te l'a donc soufflé dans l'oreille ?
 — Je ne sais si c'est Saint Jean-Népomucène, ou le bon Dieu, mais voici le moyen qui m'est venu à la pensée : j'ai un assez joli talent sur le piano, et je pourrais même dire, si maman ne m'avait souvent recommandé d'être modeste, que je ne compose pas mal ; toi Fédérika, tu n'es pas de ma force sur le piano, mais enfin, pour ton âge, tu ne t'en tires pas trop mal.
 — Voyez-vous ce morveux !... interrompit Fédérika.
 — Ne m'interromps pas, ma bonne Fédérika, autrement tu me ferais perdre mon idée. Or, nous partons un beau matin, en nous donnant la main

comme tout à l'heure ; nous nous en allons bien loin, bien loin... Toutes les fois qu'il se trouve sur notre route un château, nous y entrons : toi, Federika, tu te mets à chanter, on vient... Oh ! les jolis enfants ! Ce sont les habitants du château qui disent cela. On nous fait entrer ; on nous offre de nous reposer... mais moi je vais au piano....

— S'il y en a un, interrompit la petite fille.

— Comme s'il n'y avait pas de pianos partout aujourd'hui ! Mais tu m'impatientes avec tes interruptions... Je disais donc, je vais au piano, je monte sur le tabouret, et je joue, je joue... dam ! que tout le monde en reste dans l'enchantement ! Alors on nous embrasse, on veut nous donner des bonbons, des joujoux... à toi, l'on t'offre des colliers, des rubans,.... Mais nous ne prenons rien, et moi je dis : " Payez-nous, je vous prie ; afin que je porte cet argent à papa et à maman... "

— Tu as de l'esprit comme un petit lutin ? dit Federika en sautant avec transport au cou de son frère. Il faut que je t'embrasse.

— Et puis ça n'est pas tout, répliqua Wolfgang ; je t'en prie, laisse-moi t'achever mon conte. Le roi entend parler de nous ; il nous envoie chercher. Je mets mes plus beaux habits, toi, ta plus belle robe, et nous allons au palais du roi. Là, on nous fait entrer dans un salon où il y a des dames, belles... belles... qu'on en a jamais vu de plus belles ; des messieurs tout brodés, des meubles tout dorés... et un piano !... quel piano !... le bois est en or pur, les pédales sont en argent, les touches en perles fines, il y a des diamants partout... Nous jouons, la cour est dans le ravissement... On nous entoure, on nous caresse ; le roi me demande ce que je veux, je lui réponds : " Ce que vous voudrez, roi. " Il me donne un château, je mets dans papa et maman... "

Un éclat de rire interrompit, au beau milieu de son récit, l'intrépide joueur de piano. Wolfgang effrayé regarde sa sœur, se retourne, et aperçoit l'étranger. Caché derrière un arbre tout près de nos deux enfants, il n'avait pas perdu une parole de leur conversation. Se voyant découvert, il s'approche d'eux, et réprimant à peine la gaieté qu'avait provoquée le babil de Wolfgang :

" N'ayez pas peur, enfants, je ne veux que votre bonheur, c'est le grand Népomucène qui m'en voie vers vous. "

A ces mots le frère et la sœur échangèrent un regard, qu'ils reportèrent ensuite sur le prétendu envoyé du saint de la Bohême. Cet examen, sans doute fut en sa faveur, car le petit garçon, s'élançant vers lui, lui prit la main, et avec une charmante familiarité :

" Eh bien ! tant mieux ! tu vas faire alors ce que je veux... "

— Non, non... pas tout de suite, répondit l'étranger. S'asseyant alors sur un tronc noueux d'un arbre de la forêt, et faisant placer Wolfgang, devant lui, tandis que la sœur, plus âgée et plus méfiante, se tenait à l'écart : " Je t'accorderai ce que tu désires, reprit-il, à condition que tu me diras la vérité, toute la vérité, sur les questions que je vais te faire... Je saura si tu mens, je t'en avertis... "

— Monsieur, apprenez que je n'ai jamais menti de ma vie, entendez-vous ?... répliqua Wolfgang un peu piqué.

— C'est ce que nous allons voir ?... Comment se nomme ton père ?

— Léopold Mozart.

— Que fait-il ?

— Il est maître de chappelle : il joue du violon et du piano, mais mieux du violon.

— Ta mère vit encore ?

— Oui, monsieur.

— Combien êtes-vous d'enfants ?

Comme le petit garçon restait muet, la petite fille prit la parole :

“ Nous étions sept, monsieur ; nous ne sommes plus que deux, mon frère et moi.

— Et votre père est bien pauvre, ma chère enfant ? dit l'étranger à la petite fille.

— Oh ! oui, bien pauvre, monsieur. Voyez, dit-elle en montrant le morceau de pain auquel ils n'avait touché ni l'un ni l'autre, c'est là tout ce qu'il y a de pain au logis. Papa et maman n'en ont pas gardé pour eux. Chaque fois que maman nous donne à déjeuner, elle nous dit : “ Allez manger dans les champs, mes chers enfants. ” C'est pour que nous ne nous apercevions pas qu'ils se privent de déjeuner.

— Pauvres enfants ! dit l'étranger vivement ému. Où demeurent vos parents ?

— Là-haut sur la colline, monsieur ; dans cette petite maison dont vous pouvez voir d'ici le toit, répondit Wolfgang.

— N'est-ce point une maison qui a appartenu à Dusseck ? demanda l'étranger.

— Un musicien aussi comme mon père... oui, monsieur, dit la petite fille.

— Pauvres enfants ! répéta l'étranger en essuyant une larme. Dites-moi, quand je vous ai vus tous les deux priant le grand Népomucène, que lui demandiez-vous ?

— Moi, monsieur, dit la petite fille, je lui demandais de me faire trouver un moyen de gagner de l'argent pour en donner à mes parents... afin que mon frère et moi ne soyons pas, chaque jour, les seuls à déjeuner. Wolfgang m'a dit qu'il l'avait trouvé ce moyen, mais je crains bien...

— Si ce que dit Wolfgang est vrai, qu'il soit très-fort sur le piano et toi aussi, son idée peut s'exécuter, et je me fais fort de vous aider.

— Mon frère est si fort et si bon musicien, que non-seulement il joue à la première vue tout ce qu'on lui présente, mais il compose encore de très-jolis morceaux, à ce que dit papa.

— Quel âge a votre frère ?

— Six ans, monsieur ; et moi huit.

— Et cet enfant compose déjà ! s'écria le prétendu envoyé de saint Jean Népomucène.

— Cela vous étonne, dit Wolfgang en riant ; eh bien, venez chez nous, monsieur ; et vous verrez.

L'étranger tira sa montre, réfléchit un moment, et dit d'un ton moitié sérieux, moitié badin :

“ Mes chers enfants, le grand Népomucène, ce saint révérend de la Bohême, m'ordonne de vous dire de retourner chez vos parents ; vous y resterez toute la journée ; et avant la nuit, vous aurez de ses nouvelles ! Allez ! ”

L'étranger se retirait, Wolfgang l'arrêta par le pan de son habit.

— Encore un mot,, monsieur : avant de retourner au ciel, ou sans doute vous demeurerez, puisque vous êtes l'ami de Népomucène...

— Que vas-tu demander, mon frère ? interrompit Federika voulant empêcher son frère de continuer. Celui-ci lui ayant dit quelque chose à l'oreille. — Non, non, Wolfgang, s'écria-t-elle, c'est indiscret ; non, je ne veux pas.

— Qu'est-ce, chère petite ! demanda l'étranger.

— Elle ne veut pas que je vous dise de prier le grand Népomucène d'envoyer à dîner à maman, répondit si vite Wolfgang, que Federika n'eut pas le temps de l'arrêter... Il le peut, n'est-ce pas, monsieur !

— Mais sans doute, que ta mère y compte. Que désires-tu encore ? parle... ne crains rien.

— Un habit pour papa, qui depuis quelques jours ne peut plus aller donner ses leçons ; le sien est si usé !

— Et puis ?

— Et puis ? Une belle robe pour maman, cela lui va si bien !

— Est-ce tout ?

— Assez, mon frère, dit Federika avec la délicate susceptibilité d'une enfant bien née.

— Laissez donc, ma sœur... je veux encore demander quelque chose pour toi.

— Je ne veux rien pour moi ; tu abuses des bontés de monsieur.

— Bien que je sois touché de la délicatesse de ta sœur, dit l'étranger, je t'autorise, au nom du grand Népomucène, à me faire connaître tous tes desirs.

— Et bien, ce que je veux encore, c'est un grand palais, et des domestiques, pour que ma mère ne se fatigue pas à faire le ménage ; puis... c'est tout, je crois.

— Tu ne m'as rien demandé pour toi.

— Oh ! c'est inutile, monsieur, donnez à papa tout ce qu'il lui faut, moi je n'ai besoin de rien.

— Charmant et admirable enfant !... Adieu... à bientôt.

En disant ces mots, l'étranger s'éloigna ; il disparut si vite derrière les arbres épais de la forêt, que les enfants en restèrent tout surpris.

— Est-ce que tu penses, Wolfgang, qu'il nous enverra à dîner ? demanda Federika en reprenant avec son frère le chemin de la maison.

— Qui en doute ? dit Wolfgang d'un ton plein d'assurance.

— Pour moi, je pense que ce monsieur s'est moqué de nous.

— C'est ce que nous allons voir, ” répondit le petit Mozard.

III

LES PROMESSES DE L'ENVOYÉ DU GRAND SAINT JEAN-NÉPOMUCÈNE.

Dès que nos deux enfants furent arrivés chez eux, une femme, jeune encore et proprement mise, leur dit avec tristesse : “ Et quoi, vous n'avez touché à votre pain ni l'un ni l'autre ! ”

— Nous n'avions pas faim, maman, se hâta de répondre Federika.

— Qu'est-ce qui vous a donc fait perdre l'appétit ?

— Imagine-toi, maman, que ma sœur et moi, nous avons vu l'envoyé du grand Népomucène, ce saint dont papa m'a si souvent raconté l'histoire.

— ConteZ-nous donc ça, maître Wolfgang, ” dit en entrant un nouveau personnage dont la figure était pleine de bonhomie. les deux enfants le saluèrent du nom de “ bon petit papa. ”

“ Figurez-vous, bon petit papa, un grand bel homme, continua Wolfgang, une belle figure, l'air d'un roi, enfin !

— Et à quoi as-tu vu que c'était l'envoyé du grand Népomucène ? demanda le maître de chapelle.

— Il me l'a dit.

— Et quelles preuves t'en a-t-il données ?

— Qu'elles preuves ? . . . vous allez les voir, les preuves ! . . . A vous, il va vous envoyer un habit ; une robe à maman, quelque chose pour ma sœur . . . et un bon dîner, pour nous tous . . .

M. Mozard ne put s'empêcher de rire à cet excès de naïveté de son fils.

“ Et tu crois cela, cher enfant ?

— L'ami de saint Jean-Népomucène me l'a dit, bon petit papa.

— Il s'est moqué de toi.

— Moqué, de moi ? pourquoi papa ? . . . Oh ! non . . . si vous l'aviez vu, vous ne parleriez pas ainsi. Sa figure est si bonne ! Que direz-vous donc aussi, lorsqu'à la place de cette pauvre petite maison, nous aurons un palais ? Oh ! depuis que je sais ça, cette sombre et triste chambre me déplaît . . . ”

En disant ces derniers mots, le petit Mozard jeta autour de lui un regard de dédain ; en effet, la chambre où il se trouvait servait à la fois de cuisine, de salle à manger et de salon ; d'un côté était une haute et large cheminée avec des casseroles accrochées dans l'intérieur de l'âtre, de l'autre un piano audessus duquel on voyait un violon suspendu à la muraille, au milieu une table en bois noir, et autour quelques chaises de paille.

“ Ah ! nous aurons aussi un palais ! dit M. Mozard avec une naïve bonhomie.

— Oui, papa, un palais, avec tout plein de valets pour nous servir . . . Eh bien ! que fais-tu donc, maman, demanda l'enfant à madame Mozard, qui disposait ce qu'il fallait pour le dîner.

— Tu le vois, en attendant les valets, je préparerai le dîner.

— Le dîner ! . . . le dîner ! . . . quand je dis qu'on va l'apporter tout cuit . . . entends-tu, maman, tout cuit, et tout cuit à point encore . . . ”

Le père et la mère allaient éclater de rire, lorsqu'ils entendirent frapper à la porte.

IV

LA SONATE.

C'était un fourgon couvert ; il en sortit un cuisinier, son aide de cuisine, et tout l'attirail d'un beau dîner.

“ C'est de la part de la personne que M. Wolfgang Mozard a rencontré à l'entrée de la forêt, ” dit en rentrant le cuisinier. Et il posa sur la table, au fur et à mesure que son camarade les retirait du fourgon, des plats tout préparés, des bouteilles d'un vin exquis, tout ce qu'il fallait pour un excellent repas.

“ Pourriez-vous, mon bon ami, me faire connaître la personne qui vous envoie ? ” demanda M. Mozard au cuisinier.

— Je ne puis vous satisfaire, ” répondit cet homme d’un ton respectueux. Le maître de chapelle insista.

“ Monsieur votre fils connaît celui qui m’envoie. ”

— Oui, dit Wolfgang, et Federika aussi le connaît : c’est l’envoyé et l’ami du grand saint Jean-Népomucène ! . . .

— De grâce, expliquez-moi ce mystère ! “ ajouta sérieusement M. Mozard. Le cuisinier répondit :

— Monsieur, je ne puis vous rien dire de plus sinon que le dîner est payé. Vous pouvez le manger sans crainte. Si vous voulez en savoir davantage, priez votre fils de se mettre au piano, et d’improviser une sonate : alors la personne paraîtra. Ne me faites pas d’autres questions, je ne saurais y répondre. ”

Le dîner servi, le cuisinier se retira avec son aide de cuisine ; ils remontrèrent dans le fourgon, et disparurent, laissant la famille Mozard tout stupéfaite.

Le petit Wolfgang, après le départ du cuisinier, rompi le silence :

“ Eh bien ! quand je vous le disais. . . ”

— J’ai bien cru qu’on voulait se moquer de nous, mon pauvre frère, dit Federika ; je vois maintenant que ce monsieur est bien l’envoyé du saint de la Bohême.

— Mes chers enfants, dit maître Mozard, mettons-nous toujours à table. L’homme généreux qui nous envoie à dîner n’est, croyez-le bien, le représentant d’aucun saint. Buvons à sa santé, son nom nous est inconnu, mais son souvenir restera dans nos cœurs. ”

Vous pensez combien le repas dut être gai ; il y avait si longtemps que la famille Mozard n’avait dîné aussi splendidement ! Quand aux enfants, ils ne s’étaient jamais vus à pareille fête, et s’en donnaient à cœur joie, lorsque l’horloge d’un couvent voisin vint à sonner deux heures. Wolfgang sauta à bas de sa chaise.

“ Où vas-tu donc ? lui demanda sa mère.

— Composer une sonate qui doit faire apparaître le monsieur au dîner. ” Et Wolfgang approcha devant le piano un petit tabouret, sur lequel il se tint debout ; il était si petit que ses coudes étaient à peine à la hauteur des touches. “ Ah ! je n’oublie rien ! moi, ” dit-il en commençant à jouer.

Il fit d’abord quelques gammes avec un aplomb, une précision extraordinaire pour un enfant aussi étourdi ; s’animant par degrés, de la gamme il passa aux accords ; puis il se mit à improviser un thème si doux, si suave, que le maître de chapelle et sa femme en restèrent muets de surprise. S’abandonnant bientôt à toute la richesse d’une imagination capricieuse et enfantine, il fit voler ses doigts sur le clavier ; à peine effleuraient-ils les touches. Les uns cependant, frappées de main de maître, vibraient avec force ; les autres, pour ainsi dire caressées, rendaient des sons si expressifs, que les larmes en vinrent aux yeux de maître Mozard et de sa femme.

Attendris, émus au delà de toute expression, par les sons ravissants que Wolfgang tirait de son instrument, tous oublièrent non-seulement le dîner, mais encore la venue de l’étranger, qui devait paraître aux premiers accords de la sonate improvisée.

“ Viens m’embrasser, viens, maître Wolfgang Mozard ! ” s’écria le maître de chapelle avec un enthousiasme de père et d’artiste ; va ! avec l’aide de

Dieu, de Notre-Dame de Lorette, et du grand saint Jean Népomucène, tu seras un jour un grand maître, un grand compositeur, un grand homme ! Mais qui te poussera dans le monde, pauvre enfant ignoré ! qui te fera sortir de l'obscurité où te plonge ma misère ? Qui te protégera ?...

— Moi ! s'écria une voix de l'extérieure.

C'était celle de l'étranger. A sa vue, Wolfgang courut à lui, et lui prenant la main :

“ Voici l'ami du grand saint Jean-Népomucène ! ”

Mais à peine le maître de chapelle l'eut-il aperçu qu'il se leva avec tous les signes du plus profond respect, et s'inclina en disant :

“ Sa Majesté l'empereur d'Autriche, François Ier. ”

HISTOIRE DU GRAND SAINT-NÉPOMUCÈNE

Quelques jours après cette aventure, madame Mozard disposait en pleurant tout ce qui était nécessaire pour le départ de son mari et de son fils.

Nous allons à la cour de l'impératrice Marie-Thérèse, cette reine aussi grande, aussi sage que vertueuse ; nous y allons, invité par son auguste époux lui-même, François Ier.

— A six ans, commencer déjà une vie de labeur ! dit la pauvre mère en étouffant ses soupirs.

— Je travaillerai pour toi, chère maman, et ce sera une vie de plaisir, ” reprit Wolfgang en se jetant au cou de sa mère.

Une heure après, le maître de chapelle et son fils étaient sur la route de Vienne. Le voyage n'offrit aucun incident remarquable. Dès qu'ils furent arrivés, l'empereur leur fit dire qu'il les recevrait le lendemain. En même temps des ordres furent donnés pour organiser un concert ; tous les seigneurs et les dames de la cour furent invités à venir entendre l'enfant merveilleux.

Le lendemain, Mozard sortit pour aller visiter quelques amis ; à son retour, il trouva son fils faisant des cabrioles dans la chambre.

“ J'ai fait mes prières, dit-il à son père, j'ai exercé mes doigts, et maintenant je me repose. ”

— Jolie repos ! lui répondit son père en riant.

— Dam, papa, chacun le prend à sa manière. ”

Le soir venu, Wolfgang fut conduit par son père au palais impérial ; le maître de chapelle était vêtu de noir. Son fils avait un costume de cour : un petit habit de drap lilas, avec une veste de moire de la même couleur, des culottes de soie rose, des bas blancs et des souliers à boucles. Il était joli à croquer ; ont eût dit un petit marquis en miniature.

Un maître de cérémonies les introduisit dans la salle du concert ; il n'y avait encore personne. La première chose que Wolfgang aperçut, ce fut un superbe piano, devant lequel il alla vite s'asseoir. Mozard passa sur un balcon qui donnait sur les superbes jardins du palais.

Wolfgang, resté seul dans ce vaste salon, éclairé comme pour une fête royale, était assis devant le piano; ses petits doigts couraient sur les touches avec une rapidité merveilleuse, lorsqu'il entendit près de lui une voix d'enfant lui dire :

“ Oh ! que vous jouez bien ! Est-ce que vous êtes ce petit Mozard dont on parle tant ici depuis deux jours ? ”

Wolfgang se retourne ; il voit à ses côtés une petite fille de sept ans, très-richement mise.

“ Que vous êtes belle, ” fut la réponse de l'enfant de la Bohême.

“ Ça m'est bien égal ! ” riposta la petite fille, Répondez-moi donc, êtes-vous, Wolfgang Mozard ?

— Oui, mademoiselle.

— Et qui vous apprend à si bien jouer du piano ?

— Mon père.

— Que c'est ennuyeux d'apprendre ! Vous avez dû étudier beaucoup pour devenir aussi fort, n'est-ce pas ?

— Oui, et cela me fatiguait quelquefois ; alors je me mettais à prier le grand saint Jean-Népomucène de me donner du courage et de la bonne volonté, et il me donnait de tout ça.

— Quel est ce grand saint Jean-Népomucène ?

— Le saint de la Bohême.

— Pourquoi l'appelle-t-on le saint de la Bohême ?

— Parce que sa statue est sur le pont de la Moldau à Prague.

— Ce n'est pas une raison, dit la petite fille avec impatience.

— Je sais son histoire, dit Wolfgang, et je puis vous la raconter.

— Oh oui ; contez-la-moi, vous me ferez grand plaisir.

— Écoutez, il y a bien longtemps, bien longtemps, il y avait à Népomucène un vicaire de l'archevêque de Prague qui était bon, bon comme tout, et qui faisait l'aumône tant et si bien, qu'il ne lui restait rien pour lui ; souvent même il se couchait sans souper, parce que le matin il avait donné son dîner aux pauvres. On le nommait Jean Welfin ; c'était un bien saint homme. Or, un jour, l'archevêque du vicaire de Prague vint à passer à Népomucène, et se confessa à son vicaire. Le lendemain, Vincelas, qui était le roi, envoya chercher le vicaire : “ Je t'ordonne, lui dit-il, de me dévoiler la confession de ton archevêque. — Je ne le peux pas, sire, répondit très-humblement le vicaire : la confession est une chose sacrée. — Je le veux, dit le roi de sa plus grosse voix. — Je ne le puis, sire, ” répondait toujours Jean Welfin. Alors le roi se mit dans une grande colère ; il menaça le vicaire de le faire mourir d'une vilaine mort s'il ne disait pas ce que lui, le roi, voulait savoir. “ Ni pour or ni pour argent, ni pour menaces, ni pour tortures, je ne parlerai, replica le vicaire ; la confession est une chose sacrée. ” Voyant qu'il n'en pouvait rien obtenir, le roi ordonna de le faire mourir ; et une nuit, une nuit bien noire, le pauvre Jean Welfin fut traîné, par de vilains hommes, sur le pont de la Moldau ; malgré ses larmes et ses prières, il fut précipité dans le fleuve, qui est très-profond à cet endroit-là. On ne retrouva jamais son corps, parce qu'au lieu d'aller au fond de l'eau, il fut emporté par un ange en Paradis, où il est assis à côté de Dieu ; et Jean Welfin, qui était un pauvre homme sur terre, est aujourd'hui, dans le ciel, le représentant de la Bohême et il l'a bien mérité.

Comme Wolfgang achevait son récit, il entendit un grand frou-frou de robes de soie, de souliers de satin, de plumes qui se remuaient dans des fleurs; il regarda autour de lui, et vit avec étonnement ce grand salon, si désert un moment auparavant, rempli de belles dames et de beaux messieurs. Il se leva tout rouge et tout confus.

— Ne me reconnais-tu pas ? lui demanda un monsieur qui vint à lui.

— Vous êtes le roi, lui dit Wolfgang en le regardant.

Et voici la reine Marie-Thérèse, ajouta le roi en conduisant le petit Mozart vers une dame de quarante-cinq ans environ et dans tout l'éclat de la beauté; elle accueillit l'enfant avec la plus parfaite bienveillance.

Le petit Mozart alla s'asseoir devant le piano, et là, souriant à ceux qui l'entouraient et particulièrement à la jeune enfant, car elle n'avait pas voulu s'éloigner de lui, il commença à jouer. Il montra une telle aisance, que ses petits doigts semblaient badiner avec les touches, passant d'une mesure vive, difficile et grave, à une mesure lente et plus mélodieusement accentuée. L'illustre auditoire ne put retenir un cri d'admiration, émerveillé d'un talent aussi précoce.

— Wolfgang connaît si bien son glavier qu'il pourrait jouer les yeux fermés, fit remarquer son père.

— Couvrez le piano, et vous verrez, dit Wolfgang.

En effet, il joua avec le plus grand aplomb sous le drap qui recouvrait les touches. Lorsqu'il s'arrêta, essoufflé, fatigué, son pauvre petit front tout en sueur, l'impératrice lui fit signe de venir auprès d'elle.

Wolfgang descendit de sa chaise pour se rendre au désir de l'impératrice; mais, soit le peu d'habitude qu'il avait de marcher sur un parquet ciré, soit par suite de l'émotion que devait lui causer une si brillante réunion, il fit un faux pas et tomba.

La petite inconnue poussa un cri, et s'élançant vers lui pour le relever :

— Tes-tu fait mal, mon petit ami ? lui demanda-t-elle d'une voix si douce et si pleine d'intérêt, que Wolfgang lui répondit naïvement :

— Vous êtes encore plus charmante que tout à l'heure ! voulez-vous m'épouser ?

La jeune enfant parut d'un éclat de rire.

— Mais cela ne se peut pas, mon pauvre petit.

— Pourquoi ? nous sommes du même âge.

— Tu n'es qu'un pauvre petit artiste.

— J'en deviendrai un grand.

— Et moi je suis Marie-Antoinette, archiduchesse d'Autriche.

— Ça m'est bien égal, je vous épouse tout de même, répliqua Wolfgang, au grand amusement de cette haute et imposante assemblée, peu habituée à ce naïf langage.

Hélas ! cette petite fille, que Mozart, enfant, se choisissait pour femme avec une si admirable ingénuité, ne fut pas si heureuse que d'épouser un artiste. Plus tard, le jour même où Mozart, le grand compositeur, était couronné publiquement et salué par les vivats de la population de Vienne, ce même jour, cette jeune enfant, devenue reine de France, et femme de l'infortuné Louis XVI, était insultée par un peuple en fureur. Deux ans après elle montait sur l'échafaud. Étrange et mystérieuse destinée que Dieu cache aux yeux des humains, et dont on ne peut jamais prévoir la fin ni

deviner la trame !

Mais revenons à notre jeune héros, qui promettait déjà ce qu'il a si bien tenu. Charmée de ses dispositions précoces, l'impératrice daigna l'associer aux jeux de l'archiduchesse Marie-Antoinette, d'un an plus âgée que lui.

Wolfgang n'avait pas huit ans lorsqu'il parut, en 1763, à la cour de Versailles ; il toucha l'orgue à la chapelle du roi, et se montra, dit-on, l'égal des plus grands maîtres. A cette époque, il composa deux sonates, qu'il dédia, l'une à Madame Victoire, fille du roi, et l'autre à la comtesse de Tesse.

Mozard mourut à trente-six ans. C'est en composant ce fameux "Requiem" qui lui fut demandé par un inconnu, qu'il sentit sa fin approcher. "Je travaille pour mes funérailles," disait-il. En effet, le feu de la composition lui alluma le sang à un tel point, que sa femme, de l'avis des médecins, fut obligée de lui retirer sa partition. Cependant la santé lui revint. On lui rendit son œuvre commencée pour qu'il l'achevât ; mais la mort ne lui en laissa pas le temps. "L'agnus Dei" qui termine cet admirable morceau, fut, pour ce grand artiste, le chant du cygne ; on y sent l'empreinte d'une mélancolie profonde, l'onction religieuse dont son âme était remplie. Quelques heures avant de mourir, il se fit apporter sa fameuse messe du "Requiem." "Et bien ! s'écria-t-il, n'avais-je pas raison de dire que c'était pour moi que je composais ce chant de mort !" Mozard expira le 7 décembre, 1791.

EUGENIE FOA.

UNE MATINÉE DE LOUIS XI.

Dans un des cantons les plus reculés de la Gascogne, et dans une masure qu'il appelait son château, vivait en, 1472, avec sa femme, ses trois enfants, une vieille servante, un cheval poussif et quatre chiens galeux, un gentilhomme, à l'en croire, plus noble que le roi, plus vaillant qu'un paladin, plus savant qu'un docteur, et avec tout cela, aussi pauvre que les écuyers de Beauce, qui de jeûnaient de bâiller et n'en avait pas moins d'appétit quand venait pour eux le moment de diner de même.

Cet honorable personnage, nommé le baron de Rouffignac, était ce que l'on a depuis appelé un gentilhomme à lapin, courant dès le point du jour avec ses chiens, après son diner qui, devant lui, s'enfuyait à quatre pattes, et faisant, ainsi que les siens, fort maigre chère, s'il faisait une chère quelconque, lorsqu'il n'avait pas réussi à l'attraper.

Malgré sa pauvreté, ou, peut-être à cause de sa pauvreté, le baron de Rouffignac, était, à l'égard, dispos, bien portant, peu chargé d'embonpoint, d'humeur joviale, grand parleur, grand hâbleur, grand janfaron, très exigeant au sujet des prérogatives, privilèges et préséances auxquelles il avait droit comme issu de noble lignée, et très-confiant en un avenir qui, depuis cinquante ans qu'il l'attendait, n'avait pas encore jugé à propos de se lever pour lui.

Comme il s'était marié fort tard, ses enfants étaient encore jeunes. Son fils aîné, Raymond, chevalier, en attendant qu'il fût baron de Rouffignac, par droit



de primogéniture, n'avait que douze ans à l'époque où nous en sommes. C'était lui-même qui faisait son éducation ainsi que celle de Gaspard et de Christine de Rouffignac, son second fils et sa fille, âgés, le premier de dix ans et la seconde de neuf.

Une chose dont l'aveu me coûte et que ma véracité d'historien ne me permet pas de cacher au lecteur, c'est qu'il s'en fallait de beaucoup que le baron de Rouffignac fût aussi savant qu'il croyait l'être, et méritât de coiffer le bonnet de docteur. Ce qu'il possédait le mieux, pour l'avoir appris en bas âge de son père, était l'histoire de sa maison; il était très-fort sur les Rouffignacs des premiers temps de la monarchie, du moyen âge et des siècles contemporains. Il n'y en avait pas un dont il ne pût faire au besoin, et sur-le-champ, la biographie. Il savait en outre, car il ne faut le dépouiller de rien, sonner du cor, chasser à courre, prendre les oisillons à la pipée, et battre les paysans de son canton. Ainsi l'histoire de sa maison, le cor, la chasse, la pipée et l'art de se servir du bâton, voilà tout ce qu'il était en état d'enseigner à ses fils. Quant à sa fille, à laquelle il donnait les leçons que comportait son sexe, la baronne était en train de lui apprendre à repêcher les chausses, traire les chèvres, battre le beurre, mettre couvrir les poules et cueillir en automne les prunelles qui croissent sur les haies, ce à quoi l'enfant montrait beaucoup d'aptitude.

La vie coulait ainsi pauvrement, mais doucement et sans bruit, pour le baron de Rouffignac, sa femme, ses enfant, sa servante, son cheval et ses chiens, lors-qu'un événement que l'on attendait depuis longtemps vint y jeter, non pas le trouble, mais l'agitation. Le capitaine-concierge du château royal de Castagnac, car tout est en "gnac" dans le beau pays de Gascogne, mourut de vieillesse et d'infirmités, laissant vacant un emploi qui, outre le chargement et plusieurs autres avantages, valait à son titulaire cent bons écus par an. Ce n'était guère, mais c'était beaucoup pour une famille qui manquait souvent du nécessaire. Aussi quand Rouffignac apprit le décès qui ouvrait carrière à son ambition et à ses espérances, la rougeur lui monta au visage. — Madame la baronne, dit-il à sa femme, voici un fait très-malencontreux pour celui qui en est la victime, mais dont notre maison doit tirer honneur et profit.

— Quel est ce fait, monsieur le baron? répondit la femme.

— Le capitaine-concierge du château de Castagnac est mort.

— Il était bien vieux. Et puis?

— Il en faudra nécessairement un autre.

— Ensuite?

— Vous me confondez, madame la baronne, avec vos "et puis, et vos "ensuite." Pourquoi cet autre ne serait-il pas moi?

— Cela est vrai. Pourquoi cet autre ne serait-il pas vous?

— Ou le roi trouverait-il pour le commandement de son château un gentilhomme plus brave?

— C'est vrai.

— Plus savant?

— C'est encore vrai.

— Dont la maison soit plus ancienne et plus illustre?

— C'est toujours vrai.

— Dont les aïeux se soient signalés par de plus beaux faits d'armes?

— Je le sais, monsieur le baron, mais je crains qu'il ne vous soit difficile d'obtenir la capitainerie de Castagnac. Elle dépend du roi.

— J'irai la demander aux rois.

— A Plessis-les-Tours ?

— Où donc irais-je, puisque c'est là que réside le roi de France, Louis onzième du nom ?

— Il y a bien loin d'ici là.

— Je voyagerai un peu plus longtemps, vaillà tout, mais j'arriverai.

— Vous ne pourrez jamais pénétrer jusqu'au roi.

— Un Rouffignac pénètre partout. Faites-moi seulement mon portemanteau, et reposez-vous sur moi, du reste : je partirai demain.

La baronne obéit, le jour suivant Rouffignac donna sa bénédiction à ses enfants, leur enjoignit d'être bien sages, et de ne pas se moucher sur la manche, recommanda ses chiens à sa vieille servante, enfourcha son bidet poussif, et se mit en route, marchant aussi vite que lui permettaient la poitrine et les jambes usées de sa monture. Le long du chemin, il demanda et obtint l'hospitalité dans les châteaux qu'il rencontra, paya en hableries, en gasconnades, les attentions que l'on y eût pour lui, et avec le temps, lui et sa bête, Pune portant l'autre, arrivèrent sains et saufs dans le voisinage de Plessis-les-Tours.

Ce n'était pas là le plus difficile. Mais pour parvenir jusqu'à la porte de la forteresse où se tenait enfermé le sombre et politique Louis XII, entouré d'une garde nombreuse et vigilante, il y avait bien des fossés à franchir, bien des chasse-trapes à éviter, bien des surveillants à mettre en déroute, en un mot, bien des dangers à courir. Rouffignac ne l'ignorait pas, car il l'avait appris pendant son voyage et à mesure qu'il approchait de sa destination. Comme le sang de ses aïeux bouillonnait dans ses veines et qu'il n'était pas parti de si loin pour s'en retourner sans avoir rien entrepris, il ne s'effraya point des obstacles dont on lui exagéra le nombre et le danger. Le jour donc de son arrivé, il prit gîte dans le plus humble cabaret qu'il rencontra, et dès le lendemain, se mit de bonne heure à rôder avec précaution autour des formidables murailles de Plessis-les-Tours, cherchant à découvrir la porte d'entrée, et rêvant au moyen à employer pour la franchir. Au moment où il était le plus profondément absorbé par ses recherches, deux archers de la garde écossaise envoyés en reconnaissance, et qu'il n'avait pas aperçus, tombèrent brusquement sur lui, le saisirent chacun par un bras, et l'entraînèrent du côté du château. Rouffignac, surpris à l'improviste, voulut d'abord faire quelque résistance, mais quand il reconnut qu'on le conduisait précisément où son dessein était d'aller, il se laissa faire et chemina de bonne grâce.

Les deux archers présentèrent leur prisonnier à Tristan l'Ermite, grand-prévôt et exécuteur prompt et impitoyable des secrètes volontés du roi. Celui-ci le voyant en si piètre équipage, et le prenant pour un misérable que sa mauvaise fortune amenait au-devant d'une potence et d'un cordeau, le regarda d'un air farouché et lui dit d'un ton menaçant : — Qu'es-tu ? et pourquoi t'a-t-on surpris aux environs du château ?

Le Gascon ne se laissa point intimider et répondit :

— Je suis le baron de Rouffignac. On m'a surpris aux environs du château, parce que je cherchais les moyens d'y entrer.

— Ah ! vous êtes gentilhomme, reprit Tristan, avec un peu plus de politesse ! pourquoi vouliez-vous entrer ici ?

— Pour parler au roi.

— Vous avez quelque chose à lui dire ?

— Sans cela, aurai-je quitté mon château pour venir le chercher dans le sien ?

— Vous avez fait inutilement un voyage peut-être bien long. Vous ne pourrez point parler au roi.

— Vous voyez bien que si, puisque je vous parle.

— Sa Majesté ne vous recevra pas.

— Faites-lui dire que c'est moi, et vous verrez s'il n'ordonne pas qu'on m'introduise sur-le-champ.

— Le roi vous connaît donc ?

— Qui pourrait ne pas connaître le baron de Rouffignac, issu de la plus noble maison du monde ?

Tristan ne savait s'il devait rire ou se fâcher de ce qu'il entendait. Jacques Coytier, médecin du roi, qui se trouvait là, pensant que la conversation du baron pourrait amuser un instant le roi, qui ne s'amusait guère, fut d'avis de le laisser entrer. Tristan fit quelques objections, se rendit, puis alla prendre les ordres de Louis. Étant revenu avec son consentement, il fit quitter à Rouffignac son épée, s'assura s'il n'avait point d'autres armes sur lui, le plaça entre deux gardes, et le conduisit au roi.

On a tant de fois décrit la personne et le costume que portait habituellement Louis XI, que je ne le décrirai pas de nouveau ; je dirai seulement que Rouffignac comparut devant lui aussi hardiment qu'il venait de comparaître devant son grand prévôt. Ayant attendu qu'il eût été interrogé pour prendre la parole, il répondit au roi, qui lui demanda qui il était et ce qu'il voulait :

— Sire, je suis le baron de Rouffignac ; je demande à Votre Majesté la capitainerie-conciergerie de votre château de Castagnac, vacante par la mort de celui qui en était revêtu.

— Vous êtes venu de votre pays pour me faire cette demande ?

— Oui, Sire.

— J'en ai regret pour vous, je ne puis pas vous l'accorder.

— Sire, je vous remercie. Et le solliciteur s'inclina.

— Je destine la capitainerie de Castagnac à un de mes gentilshommes.

— Sire, je vous remercie de nouveau. Et le baron s'inclina derechef.

— Mais, reprit le roi, étonné de voir un solliciteur éconduit, monter de la satisfaction, m'avez-vous compris, monsieur le baron ?

— Parfaitement, Sire.

— Que vous ai-je dit ?

— Que vous ne pouvez pas me donner la capitainerie de Castagnac, parce que vous la destinez à un de vos gentilshommes.

— Eh bien ?

— Je vous remercie avec la plus vive reconnaissance.

— De quoi me remerciez-vous, puisque je vous refuse.

— Sire, de m'avoir refusé tout de suite. Vous pouviez ajourner une réponse qui, plus tard, eût été celle que vous me faites aujourd'hui. Vous pouviez me tenir bien longtemps éloigné de ma famille et de mon château.

Et agissant comme vous avez la bonté de le faire, vous me mettez à même de retourner sur-le-champ dans ma baronnie, attendre qu'il se présente à moi une nouvelle occasion de vous offrir un brave et noble capitaine dans la personne de Galaor de Rouffignac, votre très-humble serviteur et très-fidèle sujet.

Après cette réponse un peu longue, Galaor de Rouffignac se courba plus bas encore que les deux premières fois.

— Par mon épée, s'écria Louis XI charmé de tant de présence d'esprit, baron de Rouffignac vous êtes un galant compagnon. Je ne veux pas que vous ayez fait pour rien un si long voyage. Je vous donne la capitainerie de Castagnac, et vingt écus pour vous en retourner. Je suis content de vous avoir vu, et certain que je vous devrai une bonne journée.

— En effet, Sire, dit le médecin témoin de l'entretien, Votre Majesté a bien meilleur visage que ce matin.

— Tu trouves, Coytier ? Baron, je vous donne vingt écus de plus, pour votre voyage de Rouffignac ici. Tristan, tu feras compter quarante écus à ce brave gentilhomme.

Là-dessus le roi fit un geste et tout le monde sortit.

Le baron de Rouffignac se retira dans son cabaret, et se garda bien de rôder de nouveau autour de la résidence royale, dans la crainte d'y être ramené une seconde fois, et d'en sortir celle-ci par une autre ouverture que la porte, si par hasard il en sortait, ce qui n'arrivait pas à tout le monde. Trois jours après, il reçut ses provisions de capitaine-concierge et ses quarante écus. Cela fait, il se remit joyeusement en route pour son castel, d'évitant à sa présence d'esprit le succès d'une démarche dans laquelle tout autre que lui aurait certainement échoué.

CH. LAUMIER.

L'ESCLAVE EN 1852

DANS LA VILLE DE NEW-YORK AU MOIS DE JUIN.

Un homme de couleur, nommé Horace Preston, arrêté en vertu d'un mandat régulièrement lancé, a comparu devant le commissaire des Etats-Unis.

Les certificats produits et les témoignages entendus ont démontré clairement qu'il appartenait à M. William Rees de Baltimore, et qu'il s'était sauvé depuis quelques années. Il avouait d'ailleurs lui-même son identité. Aussi samedi, c'est à dire le surlendemain de sa première comparution, le commissaire ordonnait son extradition, et le jour même, Horace Preston partait, sous la conduite de deux officiers de justice, pour retourner chez son maître.

Ni l'instruction, ni le départ du fugitif n'ont provoqué la moindre démonstration illégale. Un seul incident a causé quelque émotion en Cour; mais il était en quelque sorte en dehors de la cause même; M. John Jay junior, défenseur d'Horace Preston, s'étant permis de mettre en doute de la façon la plus insultante la bonne foi de M. Busteed, avocat du demandeur, celui-ci s'approcha de M. Jay et lui porta un coup à la figure, mais tout se calma promptement, et l'affaire continua sans encombre.

Quand à Horace Preston, il paraît s'être conduit durant tout le temps avec une résignation qui ne manquait pas d'une certaine dignité. Il n'a cherché par aucun subterfuge à dérouter les recherches de la justice, et ce qui a contribué à inspirer une assez vive sympathie en sa faveur parmi ceux qui ont assisté au procès, c'est la bonne réputation dont il jouissait et l'affection que lui portait la femme qu'il avait épousée à New-York. Leur séparation a été tout à la fois touchante et douloureuse ; mais la loi avait parlé : il fallait obéir !

Au Ferry de Courtland street, un certain nombre de gens de couleur s'étaient réunis pour dire adieu à Preston, et les officiers, chargés de la garde du fugitif, ne s'y opposèrent point. Quelques-uns de ces hommes s'exprimaient avec une certaine vivacité. L'un d'eux disait : " Je ne donnerais pas cinq centimes pour racheter ta liberté ; car ce que veut celui qui te réclame, c'est de l'argent, et rien autre chose. " Un autre s'écriait : " Horace, sois un homme, meurs plutôt que de redevenir esclave. " Au milieu de toutes ces effusions, Preston conservait assez de calme ; " Je ne me tuerai pas, " répondait-il en s'adressant à ses gardiens. Puis il ajoutait avec émotion : " Je sais bien que je ne serai pas maltraité à Baltimore ; mais qu'il est cruel d'être ainsi séparé de ma femme et de mes enfants, sans espoir de les revoir jamais. "

MIGNONNE.

J'étais allée, avec ma famille, passer la saison d'automne chez un de nos parents, M. Monteil, maire de la jolie petite ville de C., à peu de distance d'Agén.

Mon oncle y possédait une charmante propriété, dont il était moins fier que de son fils unique. Cette préférence ne prenait pas seulement sa source dans la nature, elle avait encore pour motif les mérites personnels du jeune homme. Eric, âgé de vingt et un ans, pouvait passer, sans contredit, pour un des plus beaux et des plus aimables cavaliers de la province. Spirituel, enjoué, comme on l'est, à son âge, il se distinguait, en outre, par une rectitude de jugement et un esprit d'observation que la maturité ne donne pas toujours. A tous ces avantages, se joignait la perspective d'une grande fortune.

Aussi, toutes les mères, auraient voulu l'appeler, leur fils, et celles qui n'avaient que des filles ne négligeaient rien pour pousser à la conquête du cœur de l'aimable jeune homme.

Mais la place était occupée, ou, pour parler plus exactement, deux affections se partageaient le cœur d'Eric.

Mon cousin, que sa raison précoce disposait au mariage, avait, du consentement de son père, porté ses vues, et fixé son choix sur Mlle Léa de Légnan, fille d'un conseiller de préfecture à Agén.

La jeune personne ne pouvait espérer une fortune proportionnée à celle de son prétendu, à beaucoup près. Mais Eric ne voyait pas dans le mariage un marché : en cela, il était bien en arrière de son siècle.

Mlle Léa lui semblait réunir à une jolie figure les plus heureuses quali-

tes, il n'en demandait pas d'avantage et son bonheur lui paraissait assuré.

La rivale de Léa était... une chienne; oui, ma foi, une chienne charmante, de pure race anglaise, dont tout le monde ratolait ce qui justifiait complètement l'affection que lui portait son maître.

Mon cousin s'était plu à faire lui-même l'éducation de Mignonne, ainsi on la nommait. La gentille bête en avait si bien profité qu'on eût pu la croire douée d'intelligence; non-seulement elle comprenait les paroles de son maître, mais encore elle devinait ses gestes et son moindre coup d'œil. Aussi toutes les dames disaient la voir, on la comprenait, dans les invitations adressées à mon oncle ainsi qu'à son fils et lorsque Mignonne paraissait au salon, les fréandises lui arrivaient de toute part. Eric croyait fermement que sa femme future deviendrait infailliblement une amie pour sa chienne, et il regardait Mignonne comme le complément du bonheur qu'il se promettait de l'union conjugale.

Bientôt il eut occasion de savoir à quoi s'en tenir sur ses convictions.

Ainsi que nous, Mlle de Lévignan était venue passer quelques jours en famille à C... Mon oncle, tout joyeux de nous revoir, nous avait promis fêtes et bals, et, comptant sur cette promesse, filles et mamans s'étaient empressées de mettre à contribution les modistes d'Agen.

Déjà un de ces bals se préparait pour le soir, les toilettes se trouvaient éparpillées sur les meubles et sur les lits.

Mignonne, enchantée de voir tant de monde, ne savait auquel courir pour montrer sa joie et échanger ses caresses.

Elle entra dans la chambre de Léa, au moment où la jeune fille venait de passer dans une pièce à côté. Le vent y entraît avec elle, par une croisée entr'ouverte, s'emparait d'une guirlande de roses posée sur une table et la jetait sur le parquet.

Mignonne ramassa la parure, et flairant la présence de sa propriétaire, se mit en devoir de la lui porter.

Par malheur, des rubans de satin, attachés à la guirlande, s'embarrassèrent dans les pattes légèrement poudreuses de Mignonne, on devine ce qui s'ensuivit.

A la vue de ses fleurs dans la gueule d'un chien et de ses rubans tachés, Mlle de Lévignan rougit de colère. Peu touchée des bonnes intentions et du service qu'on lui rendait, elle saisit sa parure, et pour tout remerciement, tira si fortement l'oreille à Mignonne que la pauvre bête en cria et s'enfuit aussitôt, pendant que l'ingrate la menaçait de la faire tenir à l'attache quand elle serait sa matresse.

A ce moment Eric parut, attiré sans doute par l'espérance de rencontrer sa future. Il avait entendu le cri de sa chienne, la rougeur et l'émotion de Léa ne lui échappèrent point. Il en demanda la cause. La jeune fille, confuse et craignant de laisser deviner la vérité, prétextua une indisposition, qui probablement la priverait de paraître le soir. Eric se mit à l'observer, tout en exprimant sa sollicitude; Mlle de Lévignan un peu interdite, esseyà de le dérouter. Elle exprima le regret d'avoir, par mégarde, posé le pied sur la patte de la chienne chérie. Eric siffla légèrement. Aussitôt Mignonne accourut, la queue basse et l'air craintif. Son maître lui ordonna de s'approcher de Léa, qui lui prodigua des caresses. La pauvrette, ravie de voir qu'on ne lui en voulait plus, lécha la main qui venait de la marty-

riser. Cette scène donna à penser au jeune homme et lui fit entrevoir une partie de ce qui venait d'arriver. Il s'en préoccupa le reste de la journée.

Le lendemain on fit une promenade à cheval, dans une campagne boisée : Mlle de Lévigian adorait ce genre d'exercice. Mignonne était de la partie ; ayant oublié tout à fait son malheur de la veille, elle courait, lestée et joyeuse, s'approchant tour à tour de chaque cavalier. Habitée par son maître à rendre hommage à sa future maîtresse, elle s'élança près d'elle, dans une allée détournée où la jeune écuyère venait de s'engager. Un violent coup de cravache accueillit son empressement, à tel point que Mignonné en hurla.

Cette fois, Eric qui accourait pour rejoindre sa fiancée ne perdit rien de la scène.

Le souvenir de la veille lui revint. Léa doit avoir un mauvais cœur, se dit-il, et de plus, elle est dissimulée. Cette réflexion le rendit soucieux tout le jour.

Le soir venu, il alla trouver son père, lui confia ses remarques et ses craintes, lui avouant avec franchise qu'il n'avait plus le désir d'épouser Léa.

M. Monteil, qui ne voyait que le bonheur de son fils et qui, de plus, était habile comme un Gascon, trouva moyen, quelques jours après, de faire rompre le mariage.

A quelque temps de là Eric reporta ses sentiments sur une autre personne du pays, qui s'était prise de belle passion pour sa chienne favorite.

Cette circonstance lui avait fourni l'occasion d'étudier avec soin le caractère de la jeune fille qui, à la fin de l'épreuve, devint sa fiancée et bientôt sa femme. Dès les premiers jour de son mariage, mon cousin put s'assurer qu'il ne s'était point trompé dans son second choix. Sa jeune épouse l'idolâtrait, et, lorsque animée d'une douce sollicitude elle demandait à son mari s'il se trouvait heureux : Parfaitement heureux, répondait Eric, et c'est à elle que je dois mon honneur, ajoutait-il en montrant Mignonne. Mignonne, ravie de voir qu'on s'occupait d'elle, accourait, recevait des caresses, les trouvant d'autant plus précieuses qu'elle pouvait les rendre et les partager sans défiance.

Mlle de Lévigian, outrée de dépit, ne tarda pas à se marier d'un autre côté. Eric ne tarda pas non plus à acquérir la conviction qu'il ne s'était pas montré trop sévère dans le jugement qu'en dernier lieu il avait porté sur son compte. Mignonne m'a rendu un immense service, répétait-il souvent, et il l'en aimait davantage.

MARIE-NAÏDA DUPUY.

Almanach de France de 1853.

L'ANGLAIS ET SA FILLE.

AVENTURE EN SUISSE.

La vallée de Servoz est la première qui se présente au sortir de celle de Chamonix. Si les neiges ont disparu des cimes voisines, si les prés ont repris leur verdure, si le soleil du soir dore les rochers qui l'enserrent, cette vallée est riant, bien que sauvage. Quelques cabanes y sont éparées, et, parmi elles, une petite auberge, où j'arrivai le 12 juin au soir.

On peut sortir de cette vallée de bien des façons. Quelques-uns en sortent par la grande route : c'est le plus simple ; mais, dans ce temps-là, et de plus touriste, je dédaignais cette plate façon de sortir des vallées. Un touriste veut des cimes, veut des cols, veut des aventures, des dangers. Pourquoi ? c'est sa nature.

Dès que je fus arrivé dans la petite hôtellerie de Servoz, je m'informai de la nature des cols et passages. On me parla du col d'Anterne, c'est une gorge étroite, resserrée entre les pics de Fiz et les bases du mont Buet ; le sentier est difficile, la cime âpre et décharnée... Je vis que c'était mon affaire, et je résolus de m'y engager le lendemain, sur les traces d'un bon guide. Par malheur, il n'y a point de guides dans l'endroit, et l'on ne put que m'indiquer un chasseur de chamois qui pourrait, disait-on, m'en tenir lieu ; mais il se trouva que cet homme était déjà engagé par un touriste anglais, qui voulait se rendre à Sixt par la même route que je me proposais de prendre.

Ce touriste, je l'avais vu sur le seuil de l'auberge, à mon arrivée. C'était un "gentleman" de bonne mine, d'une mise aussi propre que recherchée, et de manières très-distinguées, car il ne me rendit point le salut que je lui adressai en passant : c'est chez les Anglais bien-élevés, un signe de bon ton, d'usage du monde. Toutefois, quand j'eus appris que le seul homme de l'endroit qui pût me guider au col d'Anterne se trouvait déjà engagé par ce touriste, je revins auprès de celui-ci, fort désireux de l'amener à me permettre de me joindre à lui pour passer le col, en payant de moitié le chasseur de chamois.

L'Anglais était assis en face du Mont-Blanc, que d'ailleurs il ne regardait pas. Il venait de bâiller ; je bâillai aussi en signe de sympathie ; après quoi, je crus devoir laisser s'écouler quelques minutes, pendant lesquelles milord ayant eu le temps de se familiariser avec ma personne, je me trouvais ensuite comme présenté, comme "introduit" à lui. Lorsque le moment me parut propice : — Magnifique ! dis-je à demi-voix, et, sans m'adresser encore à personne, sublime spectacle !

Rien ne bougea, rien ne répondit. Je m'approchai : — Monsieur, dis-je fort gracieusement, arrive sans doute de Chamonix ?

— Oui.

— J'en suis moi-même parti ce matin.

— L'Anglais bâilla une seconde fois.

— Je n'ai pas eu, monsieur, l'avantage de vous rencontrer en route : il faut que vous ayez passé par le col de Balme ?

— Non.

— Par le Prarion peut-être ?

— No.

— J'y arrivai hier par la Tête-Noire, et je me propose de passer demain le col d'Anterne, si toutefois je puis trouver un guide. Vous avez pu, me dit-on, vous en procurer un ?

— U ! le diable s'en mêle ! disais-je, au dedans de moi-même. Sot animal ! Puis, me décidant à brusquer l'affaire : — Y aurait-il de l'indiscrétion, monsieur, dans le cas où je ne pourrais me procurer un guide, à vous demander la permission de m'associer à vous, en payant le vôtre de moitié ?

— U ! il y a vé de l'indiscrétion. En ce cas, je n'insiste point, lui dis-je. Et je m'éloignai, tout enchanté de ce colloque intéressant.

C'est une heure charmante, en voyage, que celle du soir, lorsque, dans une contrée solitaire et sauvage, on erre doucement, à l'aventure, sans autre soin que de voir ce qui se présente, que de converser avec le passant, que d'amener à point un appétit que la marche a déjà aiguë, et que le repas qui s'apprête va bientôt satisfaire. Tout en me promenant, je me dirigeai sur un rocher couvert de ruines ; on l'appelle le "Mont Saint-Michel." Deux chèvres, y broutaient, qui s'enfuirent à mon approche, me laissant maître de la place, où je m'assis, auprès de jeunes aunes qui croissent en ce lieu.

Ce n'est point ici une aventure dont je dispose, les circonstances. Ne vous attendez à rien, je vous prie, lecteur. J'étais assis, c'est tout ; c'est beaucoup, je vous assure, à cette heure et dans ce lieu. La vallée est déjà dans l'ombre ; mais, du côté où elle s'ouvre sur le Mont-Blanc, qui est tout voisin, une resplendissante lumière, éclaire et colore les glaces de cette cime majestueuse, dont les dentelures se découpent avec magnificence sur un sombre azur. A mesure que le soleil s'abaisse, l'éclat se retire par degrés des plateaux de glace, des transparents abîmes ; et quand de la dernière aiguille disparaît la dernière lueur, il semble que la vie a cessé d'animer la nature. Alors les sens, jusqu'à ce moment charmés, attentifs, et comme enchaînés à ces sommets, se ressouviennent de la vallée ; la joue sent fléchir le souffle du vent, l'oreille retrouve le bruit de la rivière, et des hauteurs contemplatives l'esprit redescend à songer au souper.

Un pâtre était venu chercher les chèvres. Au retour, je fis route avec lui. Ce bonhomme avait certaines notions sur le col d'Anterne, et je lui eusse certainement proposé de me servir de guide le lendemain, sans l'extrême pusillanimité que je croyais remarquer en lui.

La neige est haute, en dessus, disait-il. Pas huit jours qu'il y a péri deux cochons : ceux de Pierre, et sa femme aussi, qui les ramenait de la foire de Samoins. Deux cochons tout élevés. Encore, si elle les avait vendus, l'argent en serait trouvé ! Je vous dis que s'est un mauvais passage en juin.

Je lui soutins, sur la foi de mon Itinéraire, que le col d'Anterne, est au contraire un passage très-facile, puisqu'il n'est élevé que de 7,086 pieds au-dessus du niveau de la mer, tandis que la limite des neiges éternelles est à 7,812 pieds. Et, comme la force de mon argumentation ne me parut pas avoir convaincu le pâtre, je pris mon crayon, et faisant sur la couverture

même de l'itinéraire une soustraction victorienne, je démontrai que nous avions encore, à partir du sommet du col, 726 pieds de roc nu, par conséquent sans neige ni glace.

— Mais s'y fiaz (1) dit-il dans son palois. Vos chiffres, je ne m'y connais pas ; mais, tenez, il y a deux ans d'ici, dans ce même mois, un anglais y est resté. C'était le fils. Je vis son père tout en pleurs et en deuil. On lui fit fête chez Renaud, on lui mit devant des noix sèches, de la viande, du bouché, rien n'y fit. C'est son fils qu'il voulait. On l'eut trente-six heures après. Mais c'était un cadavre.

Il me parut évident que cet homme faisait quelque confusion de noms, car l'itinéraire était positif, et la soustraction péremptoire. Au surplus, je voulais un peu de dangers, et en supposant que le père n'eût fait que représenter, avec l'exagération d'un esprit timide, des choses au fond vraies, à quelque degré, il se trouvait que le col d'Anterne était le col qui me convenait tout particulièrement entre les cols. Je persistai donc dans mon projet de le traverser sans guide, puisque je n'en trouvais point, mais avec le secours de mon excellent Itinéraire, et en ayant soin de partir peu de temps après l'Anglais, de manière à suivre de loin ses traces.

En rentrant à l'hôtel, je trouvai le souper servi. Une petite table était dressée pour moi ; plus loin, milord avait la sienne, où il mangeait en compagnie d'une jeune demoiselle, sa fille, que je n'avais point encore vue. Elle était éblouissante de fraîcheur, et ses manières présentaient ce mélange de grâce et de roideur qu'on rencontre souvent chez les jeunes Anglaises qui appartiennent aux classes aristocratiques. Comme je sais l'anglais, j'aurai pu profiter de leur conversation, sans toutefois y prendre part ; mais, elle se borna à l'échange de quelques monosyllabes qui exprimaient un dédain rempli de dignité, au sujet du service des gens, de la qualité des mets, ou de l'équivoque propriété des ustensiles. Ces mets, eux-mêmes étaient singulièrement choisis, et plus singulièrement répartis. Mademoiselle s'était fait servir un large bifteck, et ses jolies lèvres ne dédaignaient pas de livrer passage à quelques rasades d'un vin que je jugeai devoir faire partie de la provision de voyage. Pendant ce temps, milord s'occupait de se préparer un thé qui devait constituer tout son repas. Il mettait à cette opération ce soin minutieux, cette importance grave que sait y mettre un Anglais comme il faut ; et, bien que toute la maison fût sur pied à l'occasion de ce thé, prête à tout faire, prête à se mettre au feu pour que ce thé fût parfait, milord accueillait toute la maison avec cette humeur roide qui, souvent aussi, caractérise l'Anglais de qualité, en voyage, à l'auberge, et sur le continent.

Sur la fin du souper, le guide entra.

— Holà hé ! dites donc, monsieur, il nous faut partir de grand matin. Je viens d'examiner le temps : vers midi nous pourrions avoir de l'orage. C'est mauvais par la-haut à cause des neiges. Et puis c'est pas l'ombrelle de cette demoiselle qui la tirerait de là.

Cette façon cavalière de s'exprimer choquait visiblement milord. Avant de répondre, il entama avec sa fille un colloque en anglais. Pour la clarté du récit, je reproduis ce colloque dans cette sorte d'idiotisme qu'emploient

(1) Il ne faut pas s'y fier ; sans doute il y a eu partie prise et le croquis n'est pas exact.

entre eux les Anglais lorsqu'ils conversent en français.

Milord à sa fille.— Cette guide avéi une très-irrévérencieuse manière.

— Il me paraisé iune stupid. Disé à lui que je ne voulé paartir que si la ciel n'avé pas iune iunique niuage.

Milord au guide.— Je ne volé partir que quand la ciel n'avé pas iune seule nuage.

— Eh bien ' c'est pas ça ; reparti le guide. De grand matin il y aura des niuages, je vous en préviens ; et tout de même il faut partir de grand matin. Laissez donc ; nous connaissons le temps et les endroits, nous autres !

Milord à sa fille.— C'éété iune fourbe.— Au guide : — Je disé à vos que je ne voulé partir que quand la ciel n'avé pas iune iunique niuage.

— Comme vous voudrez, ça vous regarde. Je parie que le ciel sera découvert vers neuf heures ? Une supposition : vous partirez à neuf heures, mais je vous dis que vers midi il veut faire de l'orage, et à midi nous serons justement au milieu des neiges ; au lieu de cela, si nous partons de grand matin, à midi nous sommes à Sixt, et vienne la tourmente alors !

Milord à sa fille : — C'éété iune fourbe. Comprenez-vous le chose, Clara ? Il connaissé qu'il faisé mauvais temps demain, et il voulé nous engager à commencer la journée de grande matin, parce que plus tard il faisé le pluie, et il perdé son aagent.

— Je croyé aussi.

— Ces hommes été tute remarquablement voleurs-

— Tute. Oordonné-lui voter volonté ; il été bien attrapé !

Milord au guide.— Mon ami je distingué paafaitement bien voter estradgem ! je ne voulé paartir que quand la ciel il n'avé pas plus de nuage que siur cette platee . . . — à Clara : “ How do you say ” plate “ Clara ”

— Clara : Assiette.

— . . . Que sur cette assiette . . . Entendez-vous ?

— J'endends, j'entends ; mais c'est une bêtise. Tenez, laissez-moi vous amener Pierre. Avec ses deux cochons que ça lui a coûté ! . . .

— Je défendé vos d'amener des cochons . . .

— C'est pour faire voir à monsieur . . .

— Je défendé vos !

— Comme vous voudrez.

— Je défendé diabel !

Le guide sortit, et de cette façon je ne pus, contre mon usage, décider dès la veille l'heure du départ. Je penchais à croire le guide sincère dans ses assertions ; mais n'ayant pas voix au chapitre, je dus me contenter d'associer ma destinée à celle de milord, et c'est dans cette résolution que j'allai me coucher.

Les guides ont leurs idées. Malgré les ordres qu'il avait reçus, celui-ci vint au petit jour faire vacarme pour réveiller milord et le presser de partir. Milord, déjà blessé dans ses plus intimes susceptibilités, par la façon bruyante dont s'y prenait le chasseur pour réveiller son monde, sortit du lit, vint mettre le nez à la fenêtre, et, voyant le ciel tout couvert de nuages, ne put contenir sa vive indignation :

Vos été iune fourbe, monsieur ! iune fourbe ! criait-il au guide de derrière sa porte ; je connaissé votre estradgem ! je connaissé ! . . . Je déclaré encore iune fois que je ne parté pas s'il y avé iune sieulé iunique niuage

dans tute la circonférence de la firmamente !... Allé-vos-en ! Tute suite !...

Le guide se retira en grommelant, mais sans trop comprendre le motif d'un si brusque accueil. Du reste, ses prédictions météorologiques ne tardèrent pas à se réaliser. Dès huit heures, le soleil perça le dais des nuages qui avait jusque-là plané sur la vallée, et bientôt, ayant dissipé les vapeurs devenus plus légères, on le vit briller dans un ciel parfaitement pur. Alors seulement milord et sa fille, se décidant à partir, montèrent sur leurs mulets, qui, sellés, et bridés, attendaient depuis plus de deux heures devant l'auberge, en compagnie du guide. Un troisième mulet portait leur valise à Sixt par une route moins longue et plus facile. Environ vingt minutes après leur départ, ayant chargé sur mon dos mon petit havre-sac, je partis à pied sur leurs traces.

Cette montagne que nous gravissions est pittoresque, intéressante. Jusqu'à mi-hauteur, ce sont des croupes magnifiquement boisées : d'abord des noyers, puis des hêtres mêlés aux sapins, bientôt les premiers bouleaux, dont le tremblant feuillage couronne des troncs sveltes et argentés ; enfin, les roches des Fiz. Ce sont des roches qui s'élancent vers la nue, plus élevés, plus menaçants à mesure qu'on s'en approche, et formant une vaste chaîne qui court du côté de Sallenche, où elle se termine par la majestueuse aiguille de Warens. Ces roches sont vermoulues, minées par les eaux ; elles ont formé, par des éboulements successifs, dont le plus récent eut lieu dans le siècle passé, ces croupes aujourd'hui boisées, parsemées de rians pâturages, mais qui recouvrent des corps d'hommes, des hameaux, des pays entiers. De loin en loin quelques hardis chasseurs ont escaladé les Fiz ; ils disent que sur cet âpre sommet on a trouvé un lac sombre, profond, dont on raconte, dans la contrée, des choses merveilleuses.

Le dernier village que l'on dépasse, c'est le village du "Mont." J'y fis halte auprès d'une fontaine ; j'en admirais le cristal, les mousses éclatantes ; je me figurais que ces bonnes gens que je ne voyais pas sous le porche des maisons, autour des étables, travaillaient dans la forêt, ou faisaient paître au loin leurs nombreux bestiaux. Comment, dans ces lieux écartés, sous ces aimables ombrages, se peindre une peuplade dévorée par ces plaies qui rongent la population des grandes villes ? Comment renoncer, au sein des hautes Alpes, à ce charme d'innocence que l'on vient y chercher comme dans un inviolable asile ? Et pourtant, bien des fois déçu, l'illusion renait sans cesse, parce que, pour nous hommes des villes, cette grande nature nous émeut, ce silence des montagnes nous parle ; notre cœur s'élève, s'épure ; il semble reprendre sa primitive innocence, et bientôt, ne concevant plus le mal, les vices, les abjectes passions, il va prêtant à toutes choses ce charme qui l'enivre.

Je l'éprouvais, ce charme, dans tout sa pureté, et davantage à mesure que je m'élevais. Cependant, vers onze heures, quelques nuages planaient au-dessus des gorges profondes ; le Mont-Blanc avait cet aspect mat qui laisse les arêtes du roc se dessiner toutes noires sur une blancheur terne ; et du côté du sud le vent soufflait par froides bouffées. Je songeai aux prédictions du guide, mais seulement pour rire du bon milord, qui afin de ne pas donner dans un piège imaginaire, s'en était tendu un très-réel à lui-même. De temps en temps, quand le taillis était moins épais et la pente plus escarpée, je voyais les deux mulets au-dessus de ma tête. Milord et sa fille

cheminaient sans mot dire, lorsque le guide, qui conduisait à la main le mulet de la jeune miss, s'étant arrêté pour lui montrer quelque chose, il y eut ensuite une sorte d'intercèction.

Il faut savoir que le guide en cet endroit, montra au voyageur une tache de couleur ferrugineuse qui se voit à une grande hauteur contre le paroi des Fiz. Ils appellent cette tache « l'homme des Fiz, » parce qu'ils prétendent qu'elle a la forme et l'aspect d'une culotte jaune, tandis que, tout au tour, d'autres apparences complètent, selon eux, la figure du géant. C'est cette curiosité que le guide, indiquait du doigt à la jeune miss : mais pour lui montrer l'homme, il lui désignait la culotte. L'on sait tout ce que ce mot a d'inconvenant pour des oreilles anglaises ; aussi une expression de haute pruderie se peignit-elle sur le visage de la jeune personne, tandis que milord laissait voir sur le sien les signes de la plus comique indignation.

Ici en haut, à gauche, repétait le guide, une culotte jaune !

— Je défends vos, guide, de dire cette moté !

— C'est que Monsieur ne la voit pas. Tenez, juste au bout de mon bâton, une culotte jaune.

Ici la jeune miss redoubla de malaise, et milord, outre de cette récidive : — Vous êtes une malpropre, monsieur, j'avé dité à vos de ne pas prononcer cette sal moté ! Je payé vos, c'éte vos d'avoir de l'obédience ! (A sa fille.) Pique la mulette, Clara.

La caravane reprit sa route. Le guide, simple chasseur de chamois, guide seulement par occasion, et point au fait, comme le sont ceux de Chamoniix, des incursions et couronnées, comprenait toujours moins à qu'il avait affaire. Mais au fond, soucieux seulement de son salaire, il n'insista pas, et, mettant à sa bouche une énorme pipe bien bourrée de tabac, qu'il venait de sortir de sa poche, il se mit à battre le briquet.

Clara à milord. — Oh ! le dédestabel perfumé, si cette gaçon voulé fumer son pipe.

Milord à Clara. — Je n'avé pas croisé une si intolérabel homme ! Au guide. — Je défende vos, guide, de fumer, pourquoi mon file il craigne la perfumé.

— C'est pas du perfumé, c'est du bon tabac, et puis du bon !

— C'est une perfumé mauvaise, je défende vos.

— Eh bien ! tenez, la bête est sûre, je marcherai derrière.

Clara. — Oh ! Oh ! ne quitte pas la mulette.

Milord. — Ne quitte pas. — Ohé ! what fellow we have there ! Je défende vos de fumer ! Si vos fume, je refuse absolument de payer vos !

— Ah ben ! ceux-là !... vaut mieux mener les bêtes à la fonte, dit le guide en remettant sa pipe dans sa poche. Voyons, avançons ! ajouta-il. Le temps se brouille, il s'agit de passer les neiges.

Effectivement le ciel s'était de nouveau entièrement chargé de nuages ; toutes les cimes étaient cachées, et le vent, déjà plus violent, faisait tourbillonner la poussière des lavins. Nous marchions depuis près de trois heures, et néanmoins le haut du col paraissait encore éloigné. Depuis que nous avions atteint le bas des rochers des Fiz, en même temps que nous laissions derrière nous les dernières traces de végétation, ces rochers, que nous commencions à tourner, nous dérobaient la vue de la vallée de Servoz.

Lavscène était donc changé : à gauche, des rocs verticaux ; à droite, des bases du Buety ; toutes de glaces et de pierres nues ; autour de nous, une contrée déserte et morte, dont l'aspect n'était varié que par les blanches plaques de neige qui se montraient à chaque instant plus nombreuses, pour devenir bientôt continues.

Milord à Clara : — J'ai la suspicion que cette drôle ne connoît pas le "true" chemin ?

Au guide : — Vos méné nous dans iunc mauvais chemin ; guide ?

— Ici ! c'est pas de quoi se plaindre. Attendez donc d'être en haut.

Avançons ; avançons !

Milord à milord : — Oh ! je craigné beaucoup, mon père !

— Impossible, mais elle ! Mais c'est sûr, qu'il vaudrait mieux, pour nous, que nous fussions à cette heure de l'autre côté.

— Arrêtez la, m'ieu, guide ; arrêtez ! dit milord.

Le guide, tout préoccupé, ne tint compte de cette injonction.

— Arrêtez ! répéta la jeune miss. — Arrêtez ! répéta milord ; tute ensuite !

Le guide, sans s'arrêter et sans répondre, regardait attentivement de ciel en arrière de nous.

— C'est mauvais, dit-il. Puis, arrêtant brusquement les mulets : — Monsieur, mais elle, il faut descendre.

— Descendez ! s'écrièrent-ils tous les deux à la fois.

— Et vite ! Retourner, c'est impossible. Voici la tourmente qui nous prend à dos ; le vent nous l'amène grand train. Nous n'avons qu'une chance, c'est qu'elle ne nous attrape pas. Le col est loin encore ; si nous y voulons passer, nous sommes "pérés" avant d'y arriver. Il faut grimper cette rampe à gauche, elle abrège ; au delà nous sommes en dehors du vent.

— A bas ! Les mulets trouveront leur route. A bas donc !

Le sang-froid de cet homme imposa à milord, en même temps que ses paroles lui causaient une grande inquiétude. Il descendit sans mot dire ; mais je m'approchai. La jeune miss était tout tremblante. Sans demander permission, je l'aidai à descendre de sa monture, tout en lui adressant quelques paroles rassurantes.

Quand son père vit ses pieds délicats s'enfoncer profondément dans la neige, un mouvement d'effroi se peignit sur son visage.

— Guide, dis-je aussitôt à l'homme qui accrochait en toute hâte les étriers à la selle des mulets, c'est à vous de nous tirer d'ici. On m'a parlé de votre courage, de votre force ; vous êtes Filiaz, le plus habile chasseur de la vallée ; nous nous confions à vous.

Me tournant ensuite vers milord : — N'avez pas de crainte, monsieur. Je suis aussi habitué aux montagnes.

Entre ce brave homme et moi, nous soutiendrons, mademoiselle, à fléchir sous l'excès de la fatigue.

— Obligé, me répondit-il, tout distrait par une vive émotion.

Moins troublé que l'Anglais, je n'étais pas moins inquiet. Les récits du père que j'avais à peine écoutés la veille, se présentaient à mon imagination.

tion et me faisaient juger notre situation très-périlleuse. Cet homme m'avait raconté dans tous leurs détails les circonstances qui avaient accompagné la mort du jeune Anglais, celle de la femme de Pierre; il me semblait les voir se reproduire toutes avec une effrayante vérité! La malheureuse, arrivée près du sommet avec sa compagne, avait manqué de force pour s'enfuir, et, au bout de quelque temps, elle avait péri enveloppée dans la tourmente: c'est un vent qui, s'engouffrant dans les anfractuosités de ces gorges étroites, y tourbillonne avec violence, en déplaçant d'énormes masses de neige, qui recouvrent comme d'un linceul tous les objets sur lesquels il promène ses fureurs. Or, c'était un tourbillon de cette sorte qui, s'élevant derrière nous, comme du fond de la vallée, semblait devoir nous atteindre avant peu d'instant. Dès que le guide l'avait aperçu, et bien avant que nous pussions nous douter du danger, il ne l'avait plus quitté des yeux, mesurant avec sagacité sa distance, présentant sa direction, et jugeant, avec un coup d'œil aussi sûr que prompt, qu'il fallait, pour ne pas périr, escalader au plus vite la pente qu'il venait de nous montrer.

Nous nous y engageâmes. A peine libres, les mulôts s'étaient enfuis avec vitesse, la tête haute et les naseaux au vent. Guidés par leur instinct, ils avaient quitté le sentier par lequel nous étions venus; et, se jetant sur la gauche pour s'éloigner de la trombe, ils s'enfonçaient dans une gorge obscure, où bientôt nous les perdîmes de vue. Avançons! arrivons! criait sans cesse le guide. Mais la pente était si roide que, sans la neige qui se tassait sous les pieds, il eût été impossible au plus habile chasseur de s'y tenir de bout. Malgré cette circonstance favorable, nous avançons à peine, troublés plutôt que soutenus par les pressantes injonctions du guide. La jeune miss, comprimant sa frayeur pour ne pas ajouter à l'effroi qui semblait enchaîner son père, faisait des efforts inouïs pour s'élever; mais ses forces s'y consumaient, et déjà, après avoir, par une réserve naturelle, manifesté quelque embarras en acceptant l'appui de ma main, elle en était à se suspendre à mon bras, et me laisser le plus souvent le soin de la soutenir, de la porter presque. Epuisé moi-même, et me croyant à chaque instant arrivé au dernier terme de mes forces, le danger extrême que courrait cette jeune demoiselle ranimait mon courage, et je donnais encore un effort. Enfin elle atteignit au haut de la pente. Nous l'y laissâmes, car son père réclamait tous nos secours.

Une circonstance singulière avait ajouté à la détresse de ce pauvre monsieur: pendant qu'il cherchait à diminuer la roideur de la pente en faisant des contours en zigzag, ses pas l'avaient conduit sur un bloc de roche caché sous la neige, et posé, comme il arrive quelquefois, en équilibre. Le poids du corps avait fait un peu basculer cette masse énorme, et la frayeur de milord avait été si soudaine et si vive, qu'incapable de la surmonter, il s'était laissé tomber sur ses genoux, tremblants. Son visage était pâle et défait; sa fille, qui, du haut du col, venait de l'apercevoir dans cet état, poussait des cris de désespoir, et nous-mêmes nous ne savions que résoudre.

— Laissez-moi, nous dit-il, et sauvez mon enfant!

— Alors le guide: — Courage! mon brave monsieur, ce n'est rien. Et s'adressant à moi: — Portons-le! Nous réunîmes nos efforts, et avec des peines infinies nous atteignîmes au sommet.

Il y avait sur ce sommet un espace de quelques pieds, qui, sans cesse

balayé par le vent, se trouvait dépouillé de neige. C'est là que nous nous trouvions réunis tous les quatre. La tourmente approchait toujours.—Il ne faut pas vieillir ici, dit le guide. Je prends le monsieur, c'est le plus lourd ; vous, mamselle. Nous n'avons plus qu'à descendre, mais pardessus vingt pieds de neige ; vous autres, mettez vous pas où j'aurais fait les miens. N'oubliez pas ça, c'est pour éviter les trous qui sont à l'entour des rocs. Courage, mon brave monsieur!! courage, mamselle! C'est rien! Voici qui va vous revénir.

En disant ces mots, le guide avait tiré de sa poche une vieille gourde en cuir, qui contenait encore quelques gouttes d'une mauvaise eau-de-vie du pays.—A la guerre comme à la guerre, dit-il. Et en même temps il présentait la liqueur aux lèvres de la jeune miss. Celle-ci goûta la liqueur, et rendit la gourde avec un sourire de reconnaissance. Le guide y fit ensuite boire milord ; puis il me la passa. Elle était légère.—A vous, guide, lui dis-je.—Buvez seulement, répliqua-t-il en s'appêtant à partir ; c'est à peine si vous y trouverez de quoi. Puis, regardant au-dessus de sa tête :—En route ! s'écria-t-il soudain et comme surpris en voyant l'état du ciel. La trombe, en effet, semblable à une immense colonne, s'avantait obliquement, et déjà sa partie supérieure, surplombant sur la place où nous étions nous masquait les sommets des Fiz à notre gauche.

La petite goutte de liqueur avait un peu ranimé nos forces ; nous commençâmes à descendre. Mais, dès les premiers pas, il se présenta des obstacles insurmontables. La neige, sur ce revers, abritée contre le vent froid qui régnait de l'autre côté, était amolie ; nous y enfoncions jusqu'à la ceinture. Pour milord, le soin de sa fille le préoccupait tout entier.—Obldigé ! me disait-il à chaque pas, obldigé ! Mon Dieu ! mon Dieu ! guide, été-ce encore longtemps comme cela.

— Tenez, lui reparti le guide, nous sommes sauvés ; mais regardez donc là où nous devons passer !

A ces paroles du guide, nous nous séparâmes les uns des autres comme par un commun mouvement, et, tournant nos yeux de ce côté, nous regardâmes en silence. La trombe s'y brisait avec un fracas épouvantable. D'immenses traînées de neige, frappant sur les rocs, rejaillissaient par les airs, et le vent, ressaisissant ces gerbes égarées, les heurtait les unes contre les autres, en sorte qu'on voyait comme une vaste nuée soudainement déchirée par tous les vents déchainés. Au spectacle de ces horreurs, milord, croyant à peine sa fille échappée à la plus affreuse mort, se retourna vers elle pénétré d'une émotion profonde, et comme pour la serrer dans ses bras. mais, émue elle-même, et saisie par le froid, cette jeune fille venait de perdre connaissance.

Je me dépouillai aussitôt de mon habit dont je l'enveloppai, pendant que son père tirait de son havresac quelques hardes dont nous entourâmes ses pieds glacés, et nous l'emportâmes.

— Puisque c'est comme ça, dit le guide, tirons à droite ; je sais une baraque. Effectivement, au bout de vingt minutes, ce brave homme nous trouva un mauvais chalet, dont la cheminée seule perçait l'épaisse couche de neige sous laquelle il était enterré. Les cabanes sont fort basses ; le guide déblaya la neige, fit un trou à la toiture, descendit le premier, reçut la jeune fille, et bientôt nous fûmes tous ensevelis dans cette demeure, qui,

pour parois, avait des poudres noires, enfilées, et pour plancher un humide terreau, dont la nature indiquait assez le séjour qu'y avaient fait les troupeaux l'été précédent. Sans cette misérable demeure, qui nous fut si précieuse, il est difficile de prévoir ce que serait devenue notre jeune compagne. A la tourmente, qui avait éclaté avant de nous atteindre, avait succédé une pluie froide mêlée de neige, dont les gouttes serrées piquaient le visage, gênaient la vue, et bornaient notre horizon à quelques pas, en sorte que le guide lui-même n'avait plus d'autre indice pour nous conduire que la pente de la montagne; c'était le reste de la tempête qui pesait sur nos têtes. D'ailleurs, bien que la jeune miss fût légère, il m'eût été absolument impossible de la transporter plus loin, et, de son côté, le guide ne pouvait me succéder dans mon office sans abandonner la conduite de notre petite caravane au milieu d'une route dont les difficultés et les dangers réclamaient toute son attention et toute la liberté de ses mouvements. C'est ce que ce brave homme avait pressenti avant nous, quand il s'était écrié brusquement: Je sais une baraque! Dès que nous y fûmes entrés, il en ébranla la porte, la souleva sur ses gonds, puis, l'inclinant convenablement et de façon qu'elle nous présentât le côté le moins humide, j'étendis pardessus tout ce que recélait son havresac, et nous y déposâmes la jeune miss. Milord, silencieux, mais en proie à une forte agitation intérieure, soutenait de l'un de ses bras la tête de sa fille, pour qu'elle ne se reposât pas sur le bois, et, de l'autre, il ramenait sur son corps refroidi tout ce qui nous restait de vêtements secs: tantôt il pendant ce temps, Félisaz avait choisi parmi les six tavillons intérieurs de la toiture le petit nombre de ceux qui n'avaient pas encore atteints les dégels du printemps, et, les ayant mis en tas sur quelques brins de paille recueillis un à un entre les poutres, sous des solives du chalet, il sortit son briquet de sa poche et se prit à dire en regardant milord: —

— Craignez rien. C'est pas pour ma pipe, c'te fois-là qu'il va en avoir besoin. A ce mot, qui, à l'insu du pauvre chasseur, renfermait un bien cruel reproche, un trait de vif regret, pénétrant jusqu'au cœur de l'Anglais, fit refluer la rougeur sur ses joues. Sa bouche resta muette, mais son regard exprimait la honte, toujours touchante chez un homme d'âge, et je pus y lire qu'il ne se pardonnait pas d'avoir été dur envers cet homme, à qui il se voyait maintenant redevable des jours de sa fille. Déjà la flamme pétillait au foyer; nous nous rapprochâmes. A cette douce chaleur, la jeune miss semblait revenir à la vie, les couleurs reparaissaient sur son visage; peu à peu ses membres déroïdis lui permettaient de plus faciles mouvements, et ses premières paroles, toutes remplies de reconnaissance pour nos soins, lui donnaient un air de grâce charmant. Milord, assuré désormais que sa fille lui était rendue, passait de l'angoisse à la plus vive et la plus puissante joie; et les larmes ruisselaient sur son visage avant qu'il eût encore pu prononcer une seule parole. De temps en temps, quittant la main de sa fille, il serrait la mienne, il serrait celle du guide, et cet homme lui répondait avec simplicité: «J'ai vous dit, sais bien, mon bon monsieur, c'est rien!...» Non, courir de grands dangers, c'est pas pour ma pipe, c'te fois-là qu'il va en avoir besoin. (1) Planchettes de bois de sapin dont les chalets sont ordinairement couverts.

gers, voir pendant deux heures comme prochaines, comme présentes, les atteintes de la mort, ce n'est point acheter à trop haut prix ces moments sans pareils, où l'espérance renaît au sortir de l'angoisse, où le bonheur reparait soudainement dans toute sa chaude vivacité, où la joie du cœur déborde, se répand en dehors, se confond dans la joie de tous et de chacun. J'oublierai bien des folles joies, des riants plaisirs que j'ai cueillis sur le sentier de la vie, mais jamais mon cœur ne perdra le souvenir de cette heure passée avec trois étrangers, dans un chalet enfumé, au sein des neiges, et au bruit de la tempête !

Le guide, toujours actif et prévoyant, avait fabriqué auprès du feu une sorte d'étendage où il suspendait et retournait nos vêtements ; ceux de la jeune miss s'étaient séchés sur sa personne, et déjà remise sur son séant, elle assurait pouvoir partir. Par le trou que nous avions fait à la toiture, et que Félisaz avait agrandi pour fournir à l'entretien de notre feu, un rayon de soleil, qui se fit jour en cet instant, acheva de nous rendre la sécurité.

— Signé de froid, dit le guide ; la neige portera. C'est égal, mes souliers ne seront pas de trop sur les pierres.

Il désignait ainsi une sorte de semelles en bois qu'il venait de tailler avec son couteau pour l'usage de la jeune miss, dont la chaussure délicate, et déjà fort endommagée, n'était en état de résister ni à l'humidité des neiges, ni, plus bas, aux aspérités du sentier. Pendant que nous achevions nos préparatifs de départ, il se mit à les lui ajuster, lui-même, et bientôt nous quittâmes le chalet, après avoir éteint le feu avec de la neige.

La soirée était belle ; mais quel attrayant éclat lui donnait à nos yeux les heures qui venaient de s'écouler ! Combien la douce splendeur du soir était en accord avec cette sérénité qui succédait dans nos âmes à tant de sinistres agitations ! Nous marchions ensemble, heureux de ne plus craindre, et néanmoins unis encore par le récent souvenir d'un danger commun et d'un commun dévouement.

Au bout de trois quarts d'heure, nous fûmes hors des neiges.

— Maintenant, s'écria milord avec transport, j'étais heureuse, bien beaucoup heureuse ! et je rends grâce à Dieu !... Puis s'adressant à moi : — Vos été mon ami, monsieur ! Je n'ai pas d'autre chose que je pourrais dire à vos !... Vos, la guide, demandez à moi, et vous obtenez toute de mon gratitude et de mon affection. Vos été une excellente, une digne homme. J'avé mal jugé vos hier, et j'en avé une grande remords !... Fumez le pipe, mon ami, pour obliger moi !

— Qu'à cela ne tienne ! répondit Félisaz. Et aussitôt il se mit à l'œuvre.

Le reste de la descente fut facile ; nous arrivâmes à Sixt avant la nuit. Là, l'Anglais et la jeune miss retrouvèrent leur valise et purent enfin changer de vêtement. Ils exigèrent que je soupasse avec eux, écoutant en ceci le mouvement de leur cœur plus que l'extrême fatigue qui devait leur faire un si grand besoin du repos. Sur la fin du souper, le guide fut appelé ; milord porta un toast en son honneur, et, tout en lui glissant dans la main quelques pièces d'or, il sut lui témoigner qu'il est des services qui s'acquittent moins avec de l'argent qu'avec l'estime et une affectueuse reconnaissance.

UNE COURONNE BLANCHE.

C'est comme un vase précieux,
Comme l'encens qui monte aux cieux ;
Que l'âme d'une enfant sensible,
Qui sait compatir aux douleurs ;
Qui pour ce but croit tout possible,
C'est un ange essuyant des pleurs !

C'est le soleil après l'orage,
C'est au désert le frais mirage,
Qu'une belle enfant au cœur d'or !
C'est du ciel une fleur éclose,
C'est le plus précieux trésor,
Doux comme la plus douce chose !

“ En ce jour, je vous dis : Seigneur,
Pressez, pressez sur votre cœur
Notre enfant : car, elle est cet ange
Qui donne, déjà ses bijoux ;
Qui, d'une même main arrange
Et son aumône et ses joujoux.”

“ Je te bénis, enfant si chère !
Dona Bianca, puisse ton père,
Un jour, te combler des honneurs
Que te réserve sa tendresse ;
Te voir heureuse en ses grandeurs,
Sous ta couronne de duchesse !”

“ Non, défendez du vent brûlant,
Seigneur, ce cher bouton naissant,
Faites qu'aucun vent ne le penche ;
Pour ma Bianca, point de grandeur,
Pour elle une couronne blanche,
Et pour richesse votre cœur !”

“ Couronnez en ce jour de fête
De blancs jasmins sa douce tête,
Suave image de candeur ;
Et puis, aux pieds de la madone,
Moi j'offrirai, pleins de ferveur,
Mes vœux avec cette couronne.”
“ Oui, c'est un précieux trésor
Qu'une belle enfant au cœur d'or ;
Dont l'âme presse la souffrance ;
Et dont la main sèche les pleurs ;
C'est le miel et la pure essence
Qu'on trouve au calice des fleurs !

Les anges d'en haut la regardent,
Et puis dans tous les lieux la gardent ;
Pour elle le gâteau de miel
Est par les pauvres, le dimanche,
Offert comme un présent du ciel
Avec une couronne blanche.

MADAME EMILIE EVERSHED,

Résidante, à la Nouvelle-Orléans.

Ces vers sont tirés d'un volume intitulé, "Une Couronne Blanche", publié l'an dernier à Paris, et composé par Madame Emilie Evershed auteur des Essais Poétiques et des Esquises Poétiques.

LEGENDE INDIENNE,

Cette légende est traduite de l'anglais de Washington Irving, tirée de son Voyage dans les immenses Prairies Canadiennes de l'Ouest, par E. W*** envoyé pour "Les Veillées Littéraires Canadiennes." Octobre 1853. Ste. Anne de la Pocotière.

Un nombreux parti d'Osages était campé depuis quelque temps sur les bords d'un beau ruisseau, nommé le Nicka-nanse. Parmi eux se trouvait un jeune chasseur, un des plus beaux et des plus braves de la tribu. Il était fiancé à une jeune, fille que sa beauté avait fait surnommer la Fleur des Prairies. Le chasseur la laissa avec ses parents au campement, tandis qu'il allait à Saint-Louis disposer des produits de sa chasse et acheter des ornemens pour sa jeune épouse.

Après une absence de quelques semaines, il revint sur les bords du Nicka-nanse, mais le camp n'existait plus. La charpente seule des loges et les tisons des feux éteints indiquaient la place qu'il occupait auparavant.

A quelque distance il vit une femme qui, assise près du Ruisseau semblait pleurer. C'était sa fiancée. Il courut vers elle ; mais elle détourna la tête tristement. Il criait alors que quelque malheur ne fut arrivé aux camp.

— Où est notre peuple ? s'écria-t-il.

— Ils sont allés sur les bords de la Wagrashka, et moi je t'attendais ici.

— Alors, hâtons-nous de rejoindre notre peuple sur les bord de Wagrashka.

Il donna son paquet à porter à la jeune fille, et marcha devant suivant la coutume des Indiens.

Ils arrivèrent ainsi à un endroit d'où l'on voyait la fumée du camp s'élever dans le lointain ; des bords boisés du ruisseau où étaient arrêtés les Osages.

La jeune fille s'assit au pied d'un arbre.

— Il n'est pas convenable, dit-elle, que nous retournions ensemble ; j'ai tendrai ici.

Le jeune chasseur poursuivit donc seul sa route vers le camp. Il fut reçu.

par ses parents avec des visages sombres.
— Quel malheur vous est arrivé, dit-il, pour que vous soyez si tristes ?
Personne ne répliqua.
Il se tourna vers sa sœur bien-aimée et la pria d'aller chercher sa fiancée, et de la conduire au camp.
— Hélas ? s'écria-t-elle, comment pourrais-je la chercher ? Elle est morte, il y a déjà plusieurs jours.

Alors les parens de la jeune défunte entourèrent le chasseur en pleurant et en gémissant ; ne pouvant croire ces tristes nouvelles.

— Tout-à-l'heure encore, disait-il, je la laissais vivante et en bonne santé. Venez avec moi, et je vous conduirai près d'elle.

Il conduisit en effet les malheureux parens à l'arbre sous lequel elle était assise ; mais elle n'y était plus et le paquet qu'il lui avait donné à porter gisait à terre.

La fatale vérité le frappa au cœur : Il tomba sur la place.

Je donne cette simple histoire presque dans les même termes avec lesquels on me la racontée. J'étais alors assis auprès d'un feu sur les bords du même ruisseau où l'on dit qu'elle s'est passée.

A MADEMOISELLE OCTAVIE ***

ALORS PENSIONNAIRE AU COUVENT DES OISEAUX.

Oh ! que ta vie est douce en ton couvent tranquille !
Caché aux yeux du monde, orange vis-à-vis,
tant que tu le pourras, reste dans cette asile
aussi calme pour toi que les divins parvis.
Voilà quels sont les vœux d'un poë morose ;
il voudrait bien baiser ta joue au teint de rose ;
En faveur, en retour d'un sage et docte avis,

BARTHELEMY,
Almanach des Muses et des Grâces 1853.

RECETTES.

Remède contre la migraine. — Faites dissoudre dans l'eau trois ou quatre morceaux d'acide nitrique, chacun de la grosseur d'un pois, et buvez la solution. Ce breuvage à le goût d'une limonade et dissipe la migraine, en moins d'une demi-heure, quelle que soit son intensité.

Eau pour les dents. — Mêler 120 grammes d'eau de vie niell et quatre gouttes d'essence de menthe ; en verser une vingtaine de gouttes dans le verre d'eau avec lequel on se rince la bouche.

ROBERT-MACAIRE.

Quiconque est dépourvu de cheveux, dit Robert-Macaire métamorphosé en orateur et chimiste en plein vent, peut s'approcher avec confiance, et son chef sera de rechef ombragé d'une chevelure noire, châtain ou rouge au choix de l'amateur.

Je ne suis pas ces praticiens qui ruinent à la fois la santé et la bourse de leurs concitoyens.

Je vends avec des facilités pour le paiement, il suffit qu'on me paie comptant la plus minime somme pour que je livre à l'instant ma précieuse marchandise. Je ne demande que trois sous comptant à chaque personne et j'accepte, pour le reste, son billet à un an, deux ans ; trois ans même ; sans aucun intérêt.

Je n'abuserai pas de vos précieux moments en vous traçant l'histoire de ma découverte ; elle est consignée dans tous les mémoires et même dans toutes les mémoires ; je ne dirai qu'un mot.

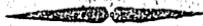
Passant dans les déserts de la Nubie, où j'allais chercher des simples, je rencontrai, dans un sentier, le roi du désert ; c'est ainsi que monsieur de Buffon a jugé à propos de baptiser le lion, qui n'est pas plus roi que l'éléphant ou le chameau. Il fallait que l'un des deux cédât le passage : le lion est têtue, moi je suis doué d'une assez mauvaise tête. Voyant que l'autre voyageur ne reculait pas, je lui jette une forte prise de tabac dans les yeux, et, pendant qu'il éternue, je m'en rends propriétaire en lui mettant une muselière. Le lendemain je convertis l'animal en bifeck ; mais en le préparant, ma main se couvrit subitement d'une forte végétation chevelue et frisée que je ne pus faire disparaître momentanément qu'à l'aide des ciseaux et du rasoir.

Dès ce jour je compris l'influence que la graisse de bête féroce devait avoir sur la chevelure de mes contemporains.

Mais ce n'était pas le tout d'obtenir des cheveux à volonté, il fallait arriver à ce que le consommateur pût choisir la nuance, comme on assortit la soie ou le fil dans une boutique de mercière. C'est à mes talents en chimie que j'ai dû la découverte de ce perfectionnement ; et, maintenant, je puis fournir des moustaches blanches à messieurs les Nègres.

Allons ! messieurs, mesdames et mesdemoiselles, dépêchez-vous ; faites-vous servir, car on m'attend au Malabar, à Gibraltar, à Vaugirard, à Madagascar, à Bar, et je suis en retard.

Depuis deux ou trois ans les Robert-Macaire abondent à Montréal, cette année durant l'été qui vient de s'écouler ; La Place Jacques Cartier, le Quarré de la Douane, etc. étaient les places que ces Robert-Macaire Américains s'étaient choisies pour exercer leur industrie de "Yankee."



CARACTÈRES ET PORTRAITS.

PAR CHAMFORT.

Un sot sur lequel il n'y a pas de prise, c'est une cruche sans anse.

Vous bâillez, disait une femme à son mari; ma chère amie, lui dit celui-ci, le mari et la femme ne sont qu'un, quand je suis seul, je m'ennuie.

Marivaux disait que le style à un sexe, et qu'on reconnaissait les femmes à une phase.

Un jour, que quelques conseillers parlaient un peu trop haut à l'audience. M. de Harlay, premier président dit : " Si les MM. qui causent ne faisaient pas plus de bruit que ces MM. qui dorment, cela accommoderait fort ces MM. qui écoutent."

Les grands vendent toujours leur société à la vanité des petits.

Le roi de Prusse, voyant un des soldats balaféré au visage, lui dit : " Dans quel cabaret l'a-t-on équipé de la sorte?—Dans un cabaret où vous avez payé votre écot, à Colinn, dit le soldat." Le roi, avait été battu à Colinn, trouva cependant le mot excellent.

M. J... disait à propos de la manière dont il vit dans le monde : La société serait une chose charmante, si on s'intéressait les uns aux autres.

Duclos disait, pour ne pas profaner le nom de romain, en parlant des Romains modernes " Un Italien de Rome."

MAXIMES ET PENSEES.

Un homme ne doit jamais rougir qu'il a tort, car cet aveu prouve qu'il est plus sage aujourd'hui qu'hier. POPE,

Il ne faut être que machinalement sensible à la pitié pour faire l'aumône ; il faut être bon et éclairé pour faire le bien. SAINT-LAMBERT.

Par un effet de la vieillesse, on devient prudent quand on n'a presque plus rien à risquer, et temporiseur lorsqu'on n'a plus de temps à perdre. COMTE DE SEGUR.

Nos actions tiennent à tant de choses, qu'il est mille fois plus facile de faire le bien que de le bien faire. MONTESQUIEU.

Quiconque n'a pas de caractère, n'est pas homme ; c'est une chose. CHAMFORT.

La nature ne m'a point dit ; ne sois point pauvre ; encore moins : sois riche ; mais elle me crie : sois indépendant. IBIS.

Le philosophe se portant pour un être qui ne donne aux hommes que leur valeur véritable il est fort simple que cette manière de juger ne plaise à personne. IBIS

La générosité n'est que la pitié des âmes nobles. IBIS

Jouis et fais jouir, sans faire de mal à personne ; voilà, je crois toute la morale. IBIS

PROVERBES FRANÇAIS.

Pierre qui roule n'amasse point de mousse.

Il n'y a point de rose sans épines.

Un mauvais accommodement vaut mieux qu'un bon procès.

Les honneurs changent les mœurs.

Petite pluie abat grand vent.

Ventre affamé n'a point d'oreilles.

Les bons comptes sont les bons amis.

Voix du peuple, voix de Dieu.

Pêché caché est à demi pardonné.

Aux royaumes des aveugles, les borgnes sont rois.

Qui vivra verra.

Rira bien qui rira le dernier.

Fumée, pluie et femme sans raison, chassent l'homme de la de maison.

PROVERBES ESPAGNOLES.

La chasse, la guerre et l'amour, pour un plaisir ont mille peines.
Il n'y a point de plus fidèle miroir qu'un vieil ami.
Les actions de chaque homme sont le pinceau de son caractère.

PROVERBE HOLLANDAIS.

Ceux qui conseillent ne paient pas.

PROVERBE RUSSE.

On reçoit l'homme selon l'habit qu'il porte, et on le reconduit suivant l'esprit qu'il a montré.

PROVERBE ARABE.

Vinaigre donné vaut mieux que miel acheté.

PROVERBES ITALIENS.

Celui qui te fait plus de caresses qu'à l'ordinaire, ou ta trompé, ou veut te tromper
La plus mauvaise roue du charriot fait toujours plus de bruit.

UN PEU DE TOUT.

ÉNIGME.

Je ne suis ni jardin, ni même jardinet,
Et cependant à l'œil j'offre œillet sur
œillet.

(CORSET.)

LOGOGRIPE.

J'offre sur mes cinq pieds des millions de têtes.
Ma tête a bas, je cache encor beaucoup de têtes.
Je guide, sans mon cœur, plus d'une jeune tête,
Et quand je n'ai ni cœur, ni tête,
Je deviens un travail de tête.

(MONDE.—ONDE.—MODE.—ODE.)

ANAGRAMMES.

J'outre la mesure
De n'importe quoi ;
Mais, lecteur, retourne-moi,
Et dans certaine conjoncture,
Lorsque la mer veut se fâcher.
Le matelot fait sa prière,

Et pensant à sa ménagère,
Il n'aspire qu'à me toucher.
(TROP—PORT.)

Avec six pieds je suis ce qui n'existe pas,
Et pourtant aux enfants j'offre un jeu plein
d'appas.

(UTOPIE—TOUPIE.)

Cherchez moi deux fois dans la terre,
Ou bien au milieu de Paris ;
Je forme le cœur des maris,
Et je suis double dans le verre.

(R.)

Mois, déesse superbe, orgueilleuse, imposante,
Que la sagesse encor sait embellir,
En me décomposant, ah ! je dois en frémir !
Faut-il donc que je sois la chose dégoûtante
Qui chez le pauvre, hélas ! empêche de dormir !

[MINERVE.—VERMINE.]

CALEMBOURGS.

Pourquoi les bonnes femmes qui craignent les voleurs, cachent-elles leurs bijoux dans leurs sommiers ?—Parce que la meilleure manière de serrer ses bijoux c'est de les cacher dans les crins.

(L'ECRIN.)

D. Pourquoi une femme en colère désire-t-elle des balances ?

R. Parce qu'elle désire qu'on l'apaise.

[LA PÈSE.]

Damon est malade ; ô Dieu ! disait M. Plaisantin, quelle fatalité ! (quel fat alité.)

Dans un cercle où l'on parlait de voyelles et de consonnes, l'abbé Tise défia un grammairien de dire qu'elles sont les deux plus grandes consonnes ? Le grammairien

fut très embarrassé ; mais Plaisantin donna le mot de l'énigme, en disant que la grosse cloche de Moskou et George d'Amboise à Rouen, sont les deux plus grandes qu'on sonne.

REBUS.

A A A A A A A A A A A A A A A A A



dents, dents, dents.

pir vent venir

un naît d'un

Aga. Aga.

EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Fidèle et brave il est l'ami de l'homme.